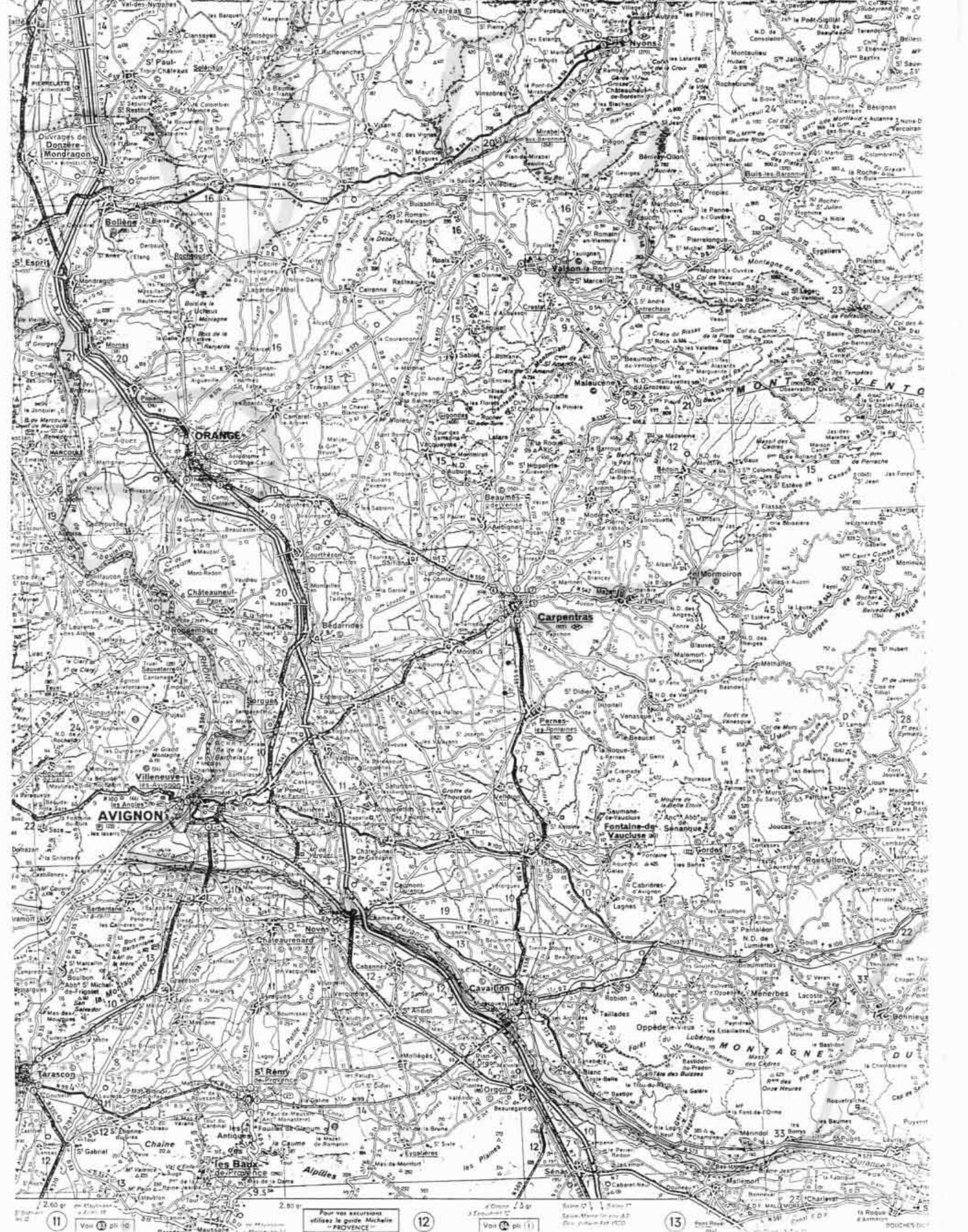


De
Jean-Baptiste
à
Henry
B E R N A R D

1718 - 1915

B. GRISON, Janvier 1998



I

Jean-Baptiste BERNARD

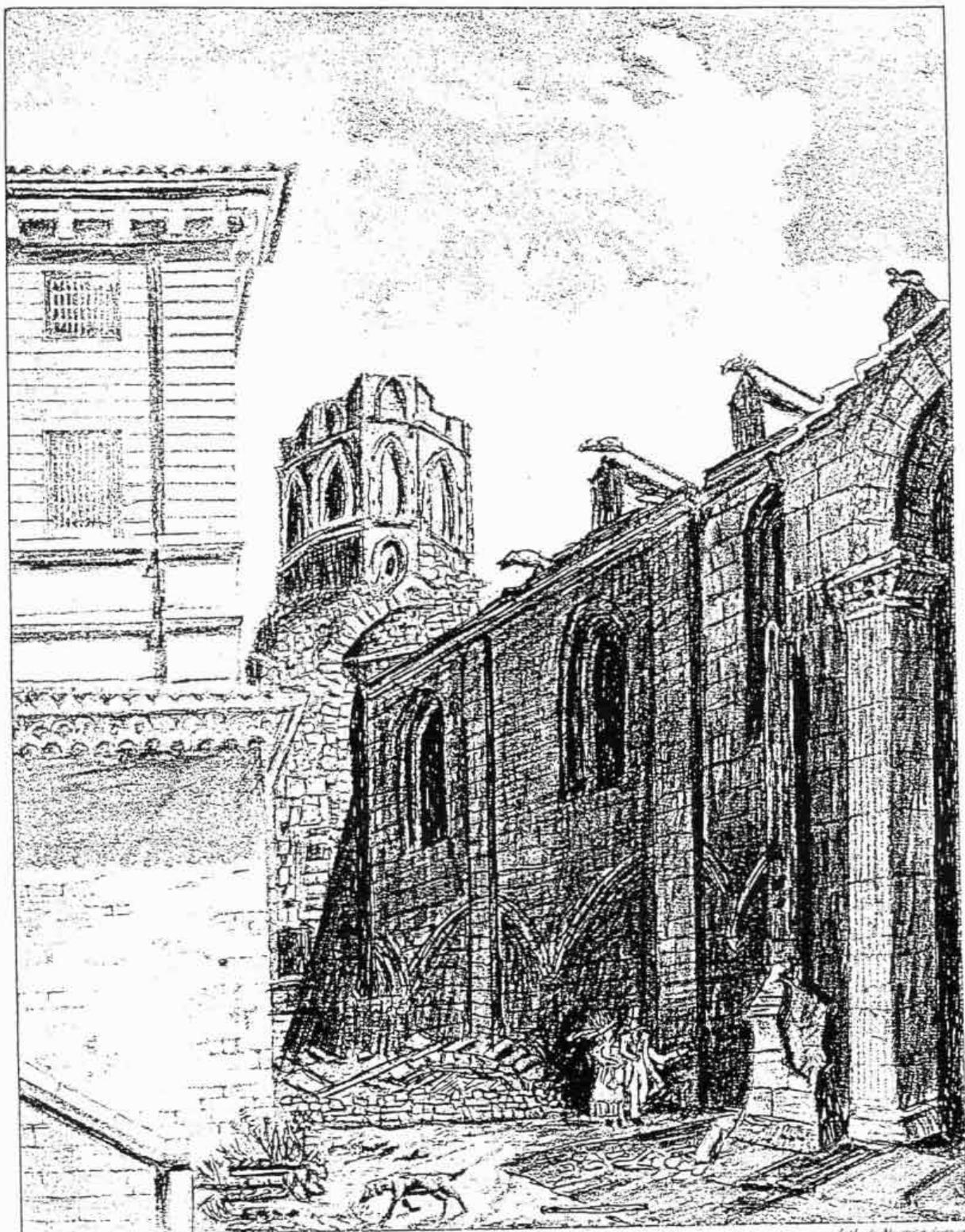
de la Chine

1718 - 1787

C'est à Mazan⁽¹⁾ dans le Comtat Venaissin que se situe le berceau de la famille Bernard. Le premier connu, Thomas, s'y marie le 29 avril 1599 avec Marguerite Vercin ; il meurt à l'hôpital le 24 septembre 1658. Son petit-fils, Nicolas, né le 12 décembre 1633, se marie aussi à Mazan le 2 décembre 1651 avec Catherine Ripert, mais, dès 1653, on le trouve à Vaison⁽²⁾, où il exerce le métier de boucher ; son séjour à Vaison sera de courte durée, le 25 Janvier 1655 un contrat d'achat de trois bœufs gras le montre installé à Mormoiron⁽³⁾ ; il avait, cependant, conservé des attaches à Mazan où naît le 13 avril 1661 son fils Joseph.

Celui-ci se mariera trois fois ; du second de ces mariages, avec Thérèse Bruny, de Mormoiron, naîtront deux fils, Joseph-François (1691-1742), chirurgien à Mormoiron, le père de Bernard de la Chine et Charles (1693-1752 ?), qui embrassera la carrière des armes, officier au Régiment de Brie ; puis, major des troupes du port de Lorient pour la Compagnie des Indes⁽⁴⁾, il jouera un rôle décisif dans l'évolution de la carrière de son neveu.

Joseph-François eut, de sa première femme, Gabrielle-Charlotte Dupuy, six enfants. L'aîné est Jean-Baptiste, le futur Bernard de la Chine ; des cinq autres, trois moururent jeunes ; une fille, Catherine, née en 1721, épousera en 1737 un agriculteur de Mormoiron, Antoine Moyne ; enfin, l'autre fils survivant, Antoine, né en 1733, sera chirurgien comme son aîné ; il exercera son art à Mazan où il se marie en 1753.



VUE D'UNE PARTIE DE LA CATHÉDRALE DE CARPENTRAS
prise du côté de
L'ARC DE TRIOMPHE ANTIQUE.

Revenons à Jean-Baptiste Bernard. Il naît à Mormoiron le 6 novembre 1718. De son enfance, de ses études, nous ne savons rien. Il est probable qu'il fut élève du collège des Jésuites de Carpentras, la ville épiscopale voisine. Ensuite, suivant l'usage de l'époque, c'est auprès de son père qu'il dut s'initier à son futur métier de chirurgien. Il est probable qu'il dut d'abord assister son père, puis, à la mort de celui-ci en 1742, lui succéder. En novembre 1744, il est en effet qualifié, dans une transaction, de "chirurgien dudit Mormoiron". Entre temps, il avait épousé le 10 octobre 1739, à Carpentras, Anne-Marie Richard, née dans cette ville le 11 août 1708. Elle avait apporté en dot une maison sise dans la capitale du Comtat, rue des Marins, où le ménage se retirera définitivement quand Jean-Baptiste Bernard aura mis un terme à ses voyages.

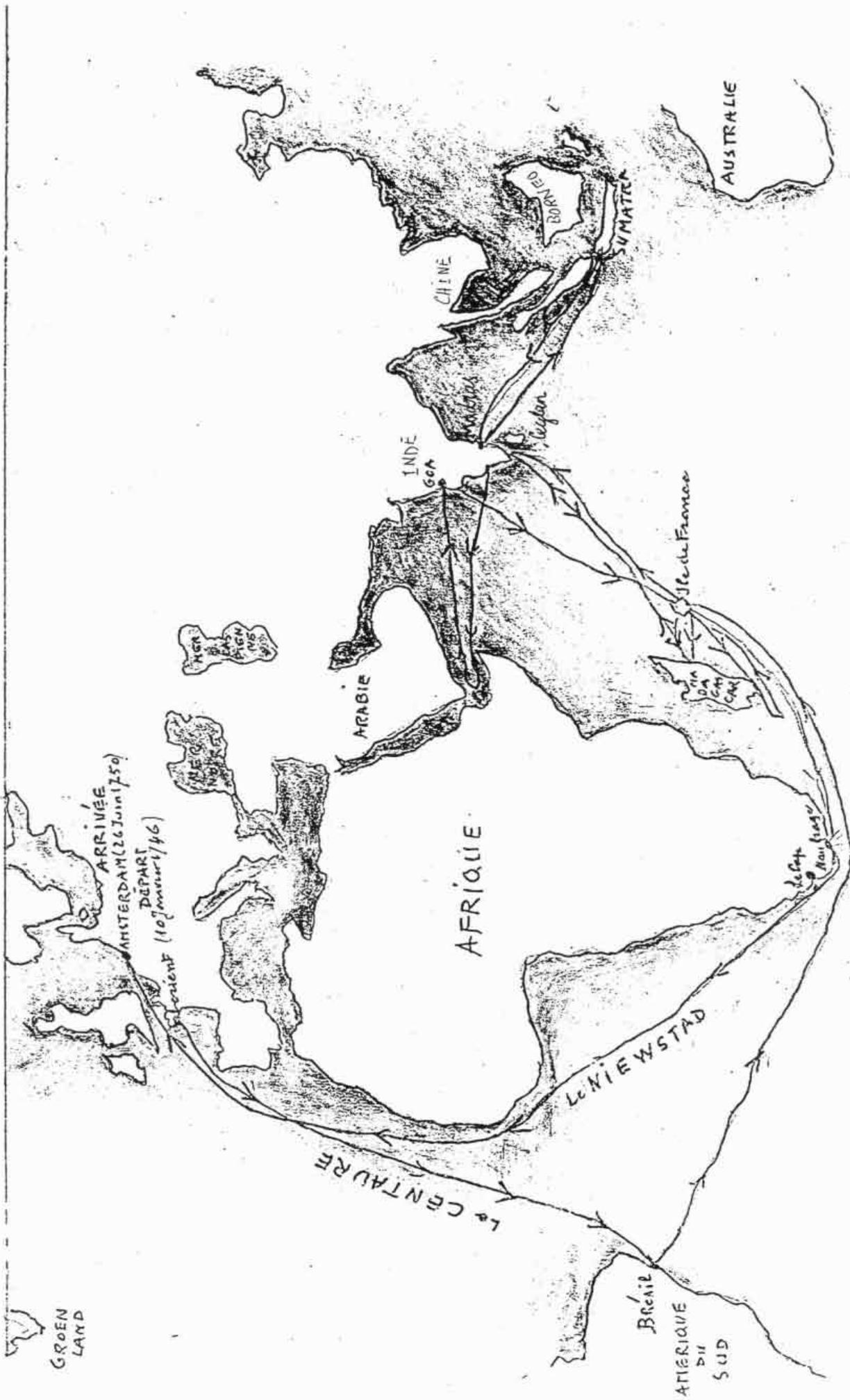
C'est en 1744, à 26 ans, alors qu'il semblait appelé à mener une existence paisible sur les traces de son père, que Jean-Baptiste décide de quitter femme, enfant et situation, pour répondre à l'appel de l'aventure.

Il écrit au début de son journal :

"Les réflexions que je fis il y a environ dix ans sur un passage que j'ai lu d'un bon auteur qui dit : 'Celui qui n'est jamais sorti de son pays est comparable à un homme qui a une belle bibliothèque et qui n'a lu qu'une page d'un de ses livres', cela joint à la curiosité et à l'ambition commune à tous les hommes, je me déterminai à m'expatrier pour un temps".

Suivant l'exemple de son oncle Charles Bernard, Jean-Baptiste s'oriente vers les armées du roi de France : "L'an 1745, au commencement du mois d'avril, je pris mon essor du côté de la Flandre", où se déroulaient alors en grande partie les opérations de la guerre de Succession d'Autriche. En qualité de "chirurgien ambulancier suivant les hôpitaux militaires" il assiste au siège de Tournai, à la bataille de Fontenoy, à la prise de Gand, aux sièges d'Ostende et de Nieuport.

Mais cet épisode sera de courte durée. La même année 1745, son oncle Charles, entré au service de la Compagnie des Indes à Lorient, l'appelle auprès de lui. Sur sa recommandation, les dirigeants de la Compagnie l'engagent comme chirurgien navigant. Désormais, à part quelques brefs retours dans le Comtat, Jean-Baptiste Bernard voyagera pendant douze ans entre la Bretagne, l'Afrique du Sud, les îles de l'Océan indien, les Indes et la Chine. Accompagnons-le en tournant les pages de son journal.



1746-1750
 Premier Voyage
 de Le CENTAURE

"J'avais un frère de mon père qui était ci devant officier dans le régiment de Brie, et, alors, major des troupes de la Compagnie des Indes au port de L'Orient, en Bretagne. Il nous avait souvent parlé de la mer, et mandé plusieurs fois de l'aller voir. Je me disposais d'aller le voir, en passant par Paris ... et de là à Orléans, pour m'embarquer sur la rivière Loire dans un bateau qu'on appelle 'cabane' ... Tous les soirs, on descend à terre dans quelque ville ou village, pour coucher dans les auberges ... Après cinq jours de navigation, nous arrivâmes à Nantes. D'où je me rendis à L'Orient, à 30 lieues. La Compagnie des Indes y armait alors une escadre de cinq vaisseaux pour faire le commerce avec les Indes orientales, dont le commandement fut confié à Monsieur Alain Dordelin qui montait le 'Centaure' armé de 70 canons et comprenant 650 hommes d'équipage. Je fus affecté à ce bateau en qualité de second chirurgien - il y en avait trois autres - pour le service des malades. Le 10 janvier 1746, nous appareillâmes de la rade de Penmané ainsi que trois vaisseaux du Roi à destination des Indes" (où la lutte entre Français et Anglais par compagnies interposées battait son plein).

Dès la pointe de la Bretagne, le "Centaure" est engagé dans un combat contre le brick "L'Anson", de Bristol, qui est pris et incendié. Ensuite, via le Brésil, où il relâche pendant un mois, le navire gagne l'Ile de France (maintenant Ile Maurice) pour se joindre à l'escadre commandée par Mahé de la Bourdonnais⁽⁵⁾. Après une victoire sur les Anglais au large de Ceylan, la flotte prend une part active le 21 septembre 1746 à la prise de Madras, principal comptoir de la Compagnie anglaise des Indes ; mais ce succès ne put être exploité en raison des dissensions entre La Bourdonnais et Dupleix, directeur général des comptoirs français dans les Indes.

Fortement éprouvé par le mauvais temps, le "Centaure" est obligé de faire escale à Sumatra où il débarque 300 malades du scorbut. Une fois la situation rétablie, le vaisseau retourne aux Indes pour prendre part au blocus des établissements anglais ; il intervient aussi à Goa⁽⁶⁾, où les Portugais, assiégés par les Mahrates, étaient en difficulté. L'escadre, dont le "Centaure" est le vaisseau amiral, participe ensuite à la levée du blocus de Pondichéry⁽⁷⁾, après quoi une suspension d'armes, préluant à la paix d'Aix-la-Chapelle⁽⁸⁾, met un terme aux opérations militaires dans les Indes en avril 1748.

Mais le retour en France du "Centaure", décidé en mars 1749, devait s'effectuer dans des conditions désastreuses. Jusqu'à l'Ile de France, le trajet, marqué par de multiples avaries, est interminable. L'état de santé de l'équipage

décimé par le scorbut et l'hydropisie donne les plus vives inquiétudes. En plus de 140 morts en cours de route, c'est un véritable hôpital flottant qui se présente à la fin du mois de juin en rade de Port-Louis⁽⁹⁾ où il débarque plus de 200 malades. En décembre, le navire est prêt à reprendre la mer, mais il est poursuivi par sa mauvaise étoile. Le 19 janvier 1750, drossé à la côte, le "Centaure" fait naufrage au Cap des Aiguilles, à la pointe extrême de l'Afrique. Sauvés en presque totalité, les 430 membres de l'équipage pensent mourir de faim et de soif sur la terre inhospitalière où ils ont échoué. Tirés de ce péril au bout de plusieurs jours par la rencontre d'un Portugais charitable, ils finirent par arriver à la ville du Cap dans le plus triste équipage.

Jean-Baptiste Bernard prend passage sur un navire hollandais, le "Nieuwstad", qui le débarque le 26 juin 1750 à Amsterdam. De là il gagne Paris par la route. Il y séjourne près d'un an pour perfectionner ses connaissances médicales, puis, après six ans d'absence, il fait une courte apparition au pays natal.

"Mon oncle, Monsieur Bernard, commandant des troupes de la Compagnie des Indes à L'Orient, en Basse Bretagne, me manda à nouveau de me rendre chez lui à la Toussaint, pour embarquer en qualité de chirurgien-major sur le vaisseau 'La Baleine' pour aller en Chine. Le 16 septembre 1751 je commençai donc mon deuxième voyage, et fus d'abord coucher à Avignon. Je me rendis ensuite à Bordeaux, espérant, durant huit jours, une occasion d'embarquement. Je me déterminai à passer sur une embarcation bretonne qu'on appelle coche-marée, venue vendre ici une cargaison de sardines fraîches. C'est proprement parler, une grande chaloupe... Nous appareillâmes, et, le 9 octobre, levâmes l'ancre et entrâmes en Gironde, y voyant, au bec d'Ambez, la Tour de Cordouan d'où l'on allume des feux pour éclairer les vaisseaux qui arrivent la nuit ... Mais, en pleine mer, la barque prenait beaucoup d'eau, avec de la pluie et des vagues très grosses par un vent furieux dans les voiles triangulaires. Aussi nous dûmes relâcher aux Sables d'Olonne ... puis à l'Île d'Yeu le 11 octobre ... Le vent, la pluie et la mer en furie se calmèrent et, enfin, nous arrivâmes épuisés, à l'embouchure de la rivière de Vannes, ville de la Bretagne, puis je chargeai mes effets dans une gabarre⁽¹⁰⁾, et gagnai Auray par terre. Dans cette ville, il y a toute l'année des pèlerinages à la basilique, et, le jour de la Sainte-Anne, une foire considérable en croix, chapelets, médailles, dés à coudre d'argent et d'or ... Je fus enchanté de voir cet endroit et les trésors de Sainte-Anne, ainsi que ses

reliques pour lesquelles les pèlerins ont une grande dévotion. Je fis dire une messe à la basilique, puis je dînai à l'auberge et fus coucher à Hennebont ..."

"L'Orient, le 23 octobre 1751. Mr Bernard, mon oncle, officier des troupes, qui m'avait mandé de la part du Directeur de me rendre chez lui, à L'Orient, était parti depuis quelques jours pour Paris, pour les affaires de la Compagnie. Je trouvai les instructions par écrit, qu'il m'avait laissées chez lui : table, lit, logement, et son domestique pour me servir".

"A la seconde visite que j'eus l'honneur de faire au Directeur commandant le port, il me fit la grâce de me confirmer qu'il m'avait nommé chirurgien-major sur le vaisseau 'La Baleine' pour aller en Chine".

"Je travaillai, en conséquence, à faire mes coffres de médicaments, dans l'apotecairerie de la Compagnie".

"Le vendredi 17 décembre 1751, nous appareillâmes de la rade de Penmanée à 1 heure de l'après midi par un vent de nord-est, avec le 'Mahault' et le 'Bourbon'. Nous nous séparâmes dans la nuit, et chacun fit sa route suivant sa destination".

"La Baleine", capitaine de Boisquesnay, était un vaisseau modeste de 170 hommes d'équipage et 20 canons, avec comme passagers, 80 soldats pour l'Ile de France, une famille de Romans qui s'expatriait, neuf ouvriers de la Compagnie des Indes pour les Iles, quatre "filles de Paris" pour les Iles aussi, et, découverts en mer, deux passagers clandestins ; la cargaison consistait en pièces d'artillerie avec leurs munitions, ainsi qu'eau-de-vie, vin de Bordeaux, etc. ...

Après un trajet sans incident, par le Brésil, les Iles Bourbon et de France, le vaisseau arrive en Chine, à Macao d'abord, puis à Canton en août 1752 au bout de neuf mois de navigation ; il n'en repartira qu'en janvier 1753, mais le navire, très malmené par la tempête en cours de route, était en si mauvais état à son arrivée à l'Ile de France, qu'on ne pût que le désarmer et l'incendier dans la rade de Port-Louis.

"On nous dispersa dans différents vaisseaux, et je fus destiné sur 'Le Rouille' commandé par Mr Trubler. Le départ pour l'Europe eut lieu le 30 janvier 1754 de l'Ile de France, avec une escale à l'Ile de l'Ascension^[1], où se trouvaient déjà deux autres vaisseaux qui pêchaient la tortue, fort abondante, et où beaucoup de navires de toutes nationalités faisaient relâche. Nous en primes 80, dont chacune pesait 3 à 400 livres ! On les conserva à bord durant 50 jours sans qu'elles soient nourries, ni abreuvées, mais seulement en prenant soin de les arroser chaque jour à l'eau de mer. Tout l'équipage pouvait être nourri par un seul de ces animaux. C'est un mets que

tout le monde trouva exquis, et qui, de plus, guérit les maladies qui sont scorbutiques".

Bernard est de retour le 23 mai 1754 à Lorient, qu'il avait quitté près de trois ans auparavant.

"Le 23 mai, qui était le jour de l'Ascension de Notre Seigneur, nous eûmes connaissance de l'Île de Groix, où plusieurs envoyés de la Maltote (la douane) vinrent à bord avec une chaloupe pour empêcher la descente d'aucune chose quelconque, et, après avoir pris un bon pilote, on jeta l'ancre pour finir le voyage".

"L'on ne peut exprimer la perplexité où l'on se trouve, en arrivant en France, la joie que l'on a d'arriver dans sa patrie, après un voyage de long cours, et le plaisir qu'on ressent en respirant l'air de terre, et en voyant ses parents et ses amis".

"L'équipage entier débarqua, les maltotiers restèrent sur le vaisseau, tenant la balance de notre fortune, en nous faisant appréhender la confiscation de nos marchandises ! Il n'y a que la Compagnie des Indes qui ait le droit d'entrée des marchandises étrangères dans le port de L'Orient".

"Je restai dans cette ville jusqu'au 8 juillet, après avoir demandé un congé au directeur de la Compagnie pour m'absenter de la Bretagne, en attendant d'avoir une nouvelle affectation. J'achetai alors un cheval gris-blanc, que je connaissais, sur lequel j'attachai une valise, et partis aussitôt pour Paris".

"Je gagnai la capitale en dix jours, et en expédiai alors à Lyon mes vêtements par la messagerie et y demeurai jusqu'au 15 août, pour parvenir à Carpentras le 17 septembre 1754.

"Dieu aidant, j'arrivai chez moi en bonne santé, et y restai jusqu'à ce que l'on m'avise de retourner à L'Orient".

A peine arrivé à Carpentras, Jean-Baptiste est rappelé à Lorient pour un troisième départ, cette fois encore à destination de la Chine. Le 7 octobre il se remit en route sur le cheval breton gris-blanc qu'il avait conservé. Il lui fallut vingt jours pour accomplir le trajet jusqu'à Bordeaux, en passant par Arles, la Camargue, Pézenas, Carcassonne, Toulouse et Marmande.

"Arrivé là, je vendis ma monture et je me rendis à Blaye où je m'embarquai dans une barque à deux mâts le 4 novembre ; je fus le 10 à L'Orient. Mes amis m'attendaient avec une très grande impatience, et, après les avoir salués, je fus, le

lendemain à l'hôtel de la Compagnie, faire révérence au Directeur qui me reçut fort poliment, m'apprenant que j'étais affecté, comme chirurgien-major sur le 'Duc de Chartres', ce vaisseau portant 900 tonneaux de marchandises, 20 canons, avec 160 hommes d'équipage, 18 soldats, un sergent, un caporal, 12 passagers pour l'île de France, plus la cargaison : vin, eau de vie, farine et munitions de guerre !!"

"Le 17 novembre, nous levâmes l'ancre avec deux autres vaisseaux, mais le nôtre, par une mauvaise manoeuvre, toucha un banc de sable. On peut imaginer combien la confusion qui s'ensuivit fut grande ! On serra aussitôt les voiles, on amena les vergues⁽¹²⁾ et les mâts de hune⁽¹³⁾, on débarqua aussi toute l'artillerie. Dans cette affaire, nous eûmes plusieurs blessés et, aussi, quelques hommes furent noyés. Enfin, le bateau, après différentes manoeuvres et aussi beaucoup de peine et de travail, se retrouve à flot et, le vendredi 22 novembre, à huit heures du matin, les pilotes nous mettent le cap en route, pour nous expulser du Golfe de L'Orient, jusqu'à l'île de Groix, où ils nous quittèrent".

"Tout le mois de décembre s'écoule sans fait notable, mais nous ne pûmes faire relâche aux îles du Cap Vert⁽¹⁴⁾, à cause d'un vent très violent".

"L'année 1755 arriva, et en même temps qu'elle, un des grands moments qu'attendent tous les navigateurs en route vers les mers du sud : le passage de la Ligne".

"C'est le 2 janvier que nous devons doubler la Ligne, mais, dès la veille, l'on commença les formalités du 'baptême équinoxal', cérémonies grotesques et amusantes pour l'équipage. Donc, le 1er janvier durant le souper, un coursier botté, et armé d'un fouet, descendit de la grande hune⁽¹³⁾, et remit au capitaine une lettre du 'Bonhomme de la Ligne'. Celui-là remercia aussitôt le Bonhomme et tout l'équipage commença ses acclamations".

"A midi, le lendemain, un 'arrêt' est affiché de la part de Jupiter, ainsi conçu : Père et roi des Dieux et de l'avis de notre très cher frère 'Porte Trident'⁽¹⁵⁾, que ceux qui n'ont pas encore passé la ligne sont obligés de payer un droit pour servir d'holocauste et, en cas de résistance de leur part, soient mouillés, grillés, égratignés, noircis et barbouillés et plongés dans la nacelle des Tritons⁽¹⁶⁾. Il sera apporté au présent arrêt le sceau sacré de notre dextre foudroyante, en cire jaune, et sera contresigné par le secrétaire de nos commandements astronomiques et volatiles"

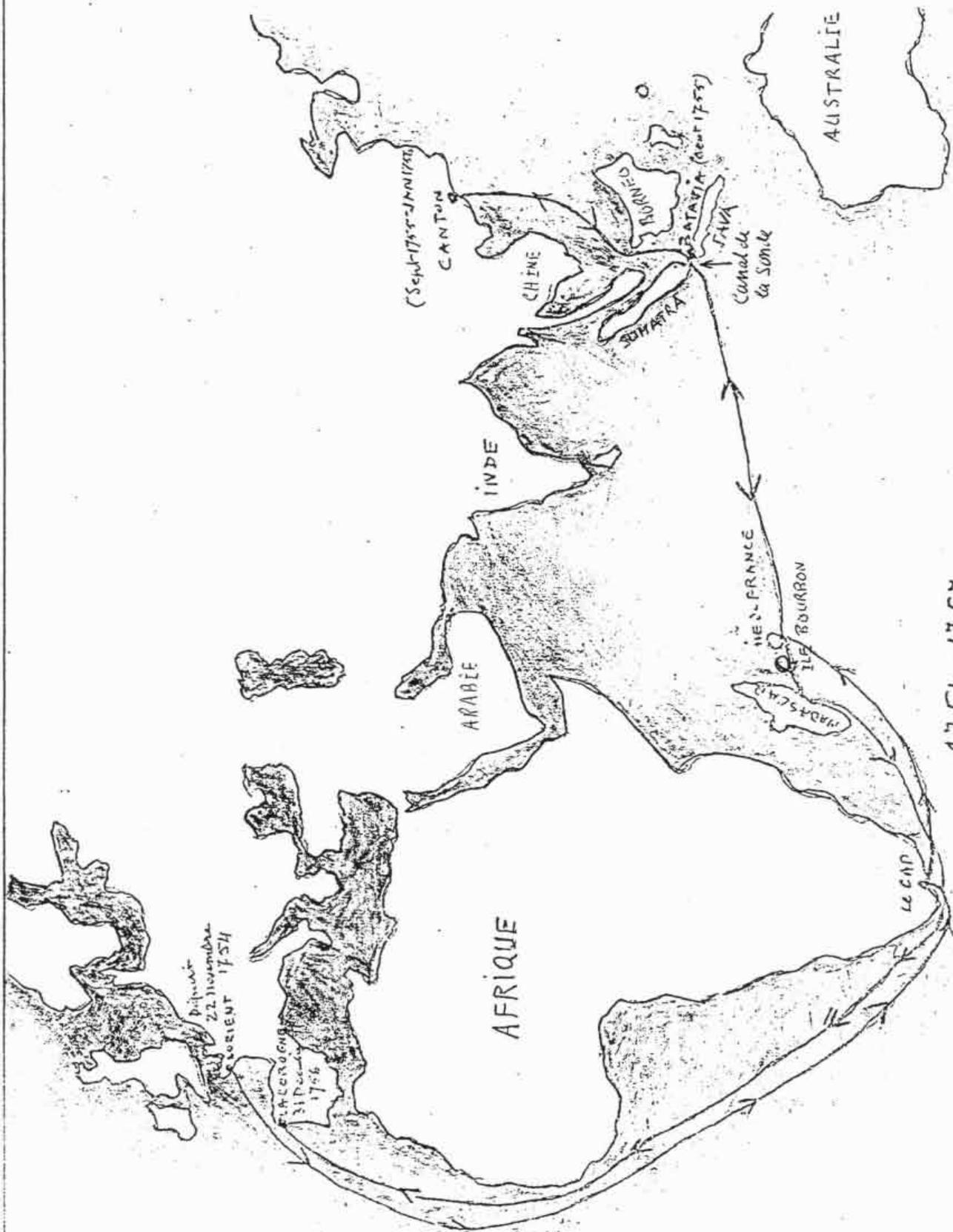
Le Dieu Mercure⁽¹⁷⁾

Donné, car tel est notre plaisir, en notre cour céleste l'an de notre règne glorieux 16.992 par sa majesté ondinique Neptune.

Par nous, Dieu des vents, greffier soufflant de la cour humide

Vu par nous, Mercure

Jupiter



1754-1757.

Troisième Voyage

sur le DUCS-CHARTRES

"Les vieux marins avaient préparé plusieurs baquets d'eau de mer, rangés sur le pont, où se tenaient les novices. On sonna le tocsin, les instruments jouèrent et Neptune descendit de la grande hune, suivi de ses monstrueux monstres marins, ressemblant à des diables, noircis et chargés de chiffons et de chaînes de fer. On lui tint un cheval tout près (des marins déguisés) pour visiter le vaisseau ; le capitaine lui offrit une collation, puis il passa en revue les novices qu'on barbouillait et qui se noircissaient les uns les autres. Pour ce qui est de l'état major, et des passagers comme il faut, ils restaient sur le gaillard d'arrière⁽¹⁸⁾ ; on leur passait un bassin, où ils mettaient la pièce afin de ne pas être barbouillés".

"Le 14 février, nous avons vu les montagnes du Cap de Bonne Espérance, puis les vaisseaux français mouillés en rade du Cap nous ont salués de 9 coups de canon, rendus coup pour coup, et de même de vaisseaux hollandais".

"Le 2 mars, à 6 heures du soir, quittant le Cap, après la prière ordinaire, nous avons chanté le "Te Deum"⁽¹⁹⁾ comme c'est l'usage pour tous ceux qui passent le Cap".

"Après avoir subi des tempêtes, des ouragans tels qu'ils empêchaient très souvent par leur violence de prendre la latitude et nous obligeaient à serrer nos voiles, à dégailler à temps les vergues de perroquet⁽²⁰⁾, sans quoi nous risquions de démonter nos mâts de hune, nous arrivâmes le 18 avril à l'Île de France".

"L'Île de France appartient à la Compagnie des Indes qui a ses bureaux et la douane sur le port. Elle est d'un prix inestimable pour son commerce, car elle sert d'entrepôt à tous les vaisseaux qui viennent des Indes, du Bengale, de la Chine, de France, et elle y a deux grandes boutiques destinées pour la vente de toutes les marchandises".

"Le 23 mai, nous avons appareillé, et, en partant, salué la terre de neuf coups de canon. Le 27 nous mouillions à l'Isle Bourbon, qui était nommée autrefois Mascarin, et qui appartient aussi à la Compagnie des Indes. Parmi les montagnes, il y en a une qui vomit du feu, et fait des éruptions comme le Vésuve à Naples".

"Le 28 juillet, nous aperçûmes l'Isle de Java, mais la violence des orages, beaucoup d'éclairs et de tonnerre affreux nous retarda pour entrer dans le Canal de la Sonde⁽²¹⁾.

"Le 'Duc de Chartres' reprend le large, voyant déjà le 26 août des isles de la Chine, et, à 5 lieues de distance, celle de Samsiam⁽²²⁾ où est mort Saint François Xavier".

"Le 1er septembre, après avoir fait différentes routes pour chercher la passe des isles, nous avons vu la ville de Macao⁽²³⁾, bâtie sur un rocher environné de trois côtés par la mer, mais dont le port n'a pas assez d'eau pour les gros vaisseaux. Les Chinois s'y sont installés, mais il y demeure encore des Portugais qui ont un évêque, ainsi que des religieux et jésuites".

Le "Duc de Chartres" s'ancre le 8 septembre à Wampon, dans la rivière de Canton, où se trouvait le comptoir français. Mais là, Jean-Baptiste Bernard est atteint d'une "fièvre putride" dont seule parviendra à le guérir l'absorption d'un remède miraculeux, certaines "gouttes d'or, ou élixir du général de La Motte". Bien qu'affaibli par sa maladie, il profite cependant de quatre mois qu'il passe à Canton pour compléter sa documentation sur la Chine ...

Le "Duc de Chartres" reprend la mer le 19 janvier 1756 avec une cargaison comprenant essentiellement des porcelaines et du thé. Le trajet de retour est jalonné par de longues escales, à l'Ile de France tout d'abord, où ils arrivent le 10 mars et dont ils repartent le 5 mai, puis à Madagascar où ils arrivent le 13. Durant son séjour dans l'île, Bernard de la Chine observe et décrit les moeurs des habitants appelés alors Madagasses.

"Le 'Duc de Chartres' quitte Madagascar le 5 septembre par un vent très fort et un temps chargé d'éclairs et de tonnerres. A minuit, l'équipage fut épouvanté par des lueurs du feu Saint Elme⁽²⁴⁾ courant sur les vergues et le haut des trois mâts. Par les jours plus calmes, les hommes pêchaient des requins avec de la viande et un très long filin et on voyait souvent, attachés sur leurs dos, des poissons que l'on nommait pilotes".

"Le Cap de Bonne Espérance fut doublé le 12 octobre ... mais le scorbut se manifesta sur une vingtaine de malades, et des hommes tombèrent de la vergue du grand hunier⁽²⁵⁾, mais ne furent que blessés".

Finalement, c'est dans le port espagnol de La Corogne⁽²⁶⁾ et non à Lorient que s'achève ce long et périlleux voyage le 31 décembre 1756.

"Le 1er février 1757, les nouvelles de ce jour nous ont appris qu'un infâme Damiens⁽²⁷⁾ s'était approché du Roi de France qui descendait de son carosse, et lui avait lancé un coup de couteau au côté dont la plaie a un travers de doigt".

"Le 24 février, il est arrivé de France un courrier pour faire désarmer les vaisseaux et les remettre aux soins de Mr de la Borde. Mais les Anglais tiennent la mer et l'on ignore comment la Compagnie fera parvenir la marchandise en France".

"Dans les semaines suivantes, les hommes d'équipage sont congédiés et partent en France par terre. Le chirurgien Bernard étant libre, profite de cette occasion pour aller en pèlerinage à la basilique de Saint-Jacques de Compostelle au moment de Pâques, en compagnie de quelques officiers".

"Puis, à la fin d'avril, il revint à La Corogne faire ses adieux au Capitaine et régler les formalités pour son retour en France. Il se rend ensuite à Saint-Sébastien et Bayonne, puis à Bordeaux et partit pour Montpellier ; mais il fut obligé de retourner dans le grand port pour récupérer ses bagages arrivés en mauvais état. Peu après, il se remet en route pour Carpentras et, le 24 décembre 1757, il écrit :

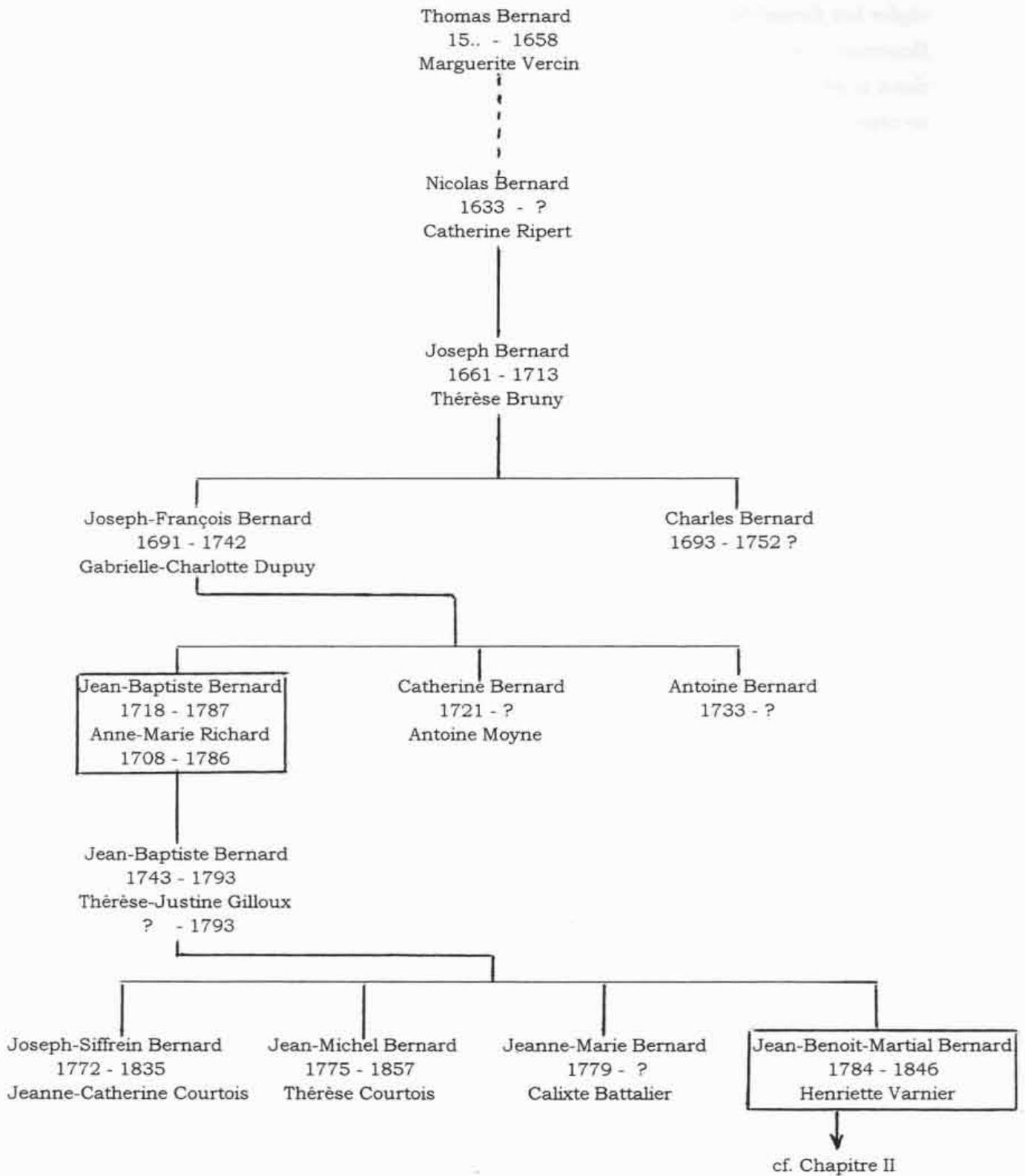
*"Dieu aidant, à 6 heures ½ du soir
j'arrivai en bonne santé à Carpentras".*

Ainsi se termine le récit de ces voyages au bout du monde qui devaient faire de Jean-Baptiste Bernard un personnage hors du commun. Il sera désormais pour ses concitoyens Bernard de la Chine ...

Après avoir navigué durant presque dix ans sur les vaisseaux de la si puissante, alors, Compagnie des Indes, visité tant de pays, échappé à tellement de périls, il pouvait aspirer, une fois revenu dans cette douce Provence, dans ce Comtat Venaissin qu'il nommait "sa patrie", à un repos bien mérité. Il retrouva à Carpentras, dans son bel hôtel de la rue des Marins, sa femme et son fils.

"Il profita alors du calme retrouvé, écrit en 1968 le docteur Brémond dans une thèse qu'il fit sur Bernard de Chine, pour mettre au point ses journaux de bord ainsi que ses écrits traitant de la médecine et de la chirurgie à son époque ... Ceux-ci stupéfient par leur minutie et leur précision, constituant des traités de médecine opératoire qui sont restés d'actualité jusqu'à un temps relativement récent".

Jean-Baptiste Bernard dut partager son temps pendant quelques années entre Paris, où il séjourne au début de 1759, Carpentras, à la fin de la même année et Lorient, d'où il date, en 1760, son "Traité des opérations de chirurgie". En 1763 le voici à nouveau à Carpentras, et cette fois définitivement. Il passe la fin de sa vie dans la capitale du Comtat en qualité de chirurgien. En septembre 1771, il marie à Mormoiron son fils, nommé Jean-Baptiste comme lui ; le 17 septembre 1786, il perd sa femme ; lui-même meurt moins d'un an après, le 21 avril 1787. Suivant son désir, il est inhumé dans une tombe commune de l'église Saint-Siffrein, les Pénitents noirs⁽²⁸⁾, ses voisins, l'ayant accompagné jusqu'à sa sépulture.



La descendance de Jean-Baptiste BERNARD

Son épouse, Anne-Marie Richard, lui avait donné trois fils ; les deux premiers moururent en bas âge ; le troisième, prénommé Jean-Baptiste comme son père naquit à Carpentras le 10 septembre 1743. Ayant hérité du tempérament artistique de son père, il devint artiste-peintre. En 1771, il épouse Thérèse-Justine Gilloux, fille d'un chirurgien de Mormoiron. La situation matérielle du ménage dut être assez difficile, la Révolution privant les artistes d'une grande partie de leur clientèle, clergé et noblesse en particulier ... La tradition familiale veut que Jean-Baptiste et sa femme aient été inquiétés à l'époque de la terreur ... Jean-Baptiste meurt le 19 avril 1793 ; sa femme, après une courte incarcération dans la maison de réclusion de Carpentras, décède chez elle le 5 juin de la même année. Ils eurent quatre enfants, trois fils et une fille.

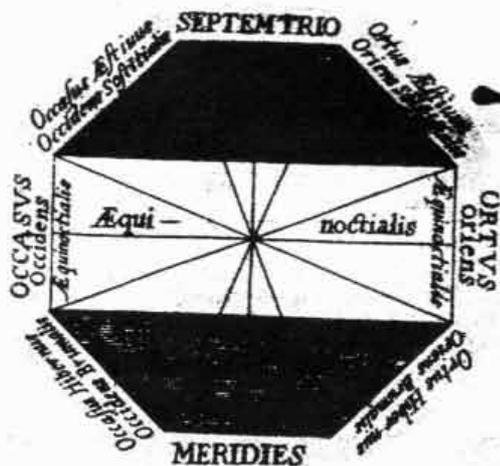
De leurs trois fils, l'aîné, Joseph-Siffrein (Carpentras 1772-1835) s'orienta d'abord vers la médecine puis se tourne vers les beaux-arts et les belles-lettres ; il fut successivement professeur de dessin à l'Ecole centrale de Vaucluse, professeur de rhétorique, principal du collège de Carpentras, et, enfin, secrétaire de la Mairie.

Le cadet, Jean-Michel (Carpentras 1775-1857), suivit les traces de son grand-père. Le 3 décembre 1791, il passe, avec l'accord de ses parents, un contrat d'apprentissage avec un maître-chirurgien de Carpentras. Mais il prend rapidement du service dans le corps médical des armées révolutionnaires. En 1792, il participe aux campagnes de l'Armée des Alpes, en 1793-1794, à celles de l'Armée d'Italie. En 1809, on le retrouve en Allemagne, puis à partir de 1810 en Espagne et au Portugal, où il finira avec le grade de chirurgien en chef ... En 1815, à la chute de l'Empire, il revient à Carpentras où il exerce les fonctions de chirurgien à la Maison de Charité, puis à l'Hôtel-Dieu de 1820 à sa mort en 1857.

Le troisième enfant, une fille prénommée Jeanne-Marie, est née à Carpentras en 1779, décédée à Avignon à une date qui ne nous est pas connue. Elle épousa Calixte Battalier, chapelier à Avignon ; ils eurent cinq enfants.

Enfin, dernier enfant, Jean-Benoît Martial (Carpentras 1784 - Anvers 1846), trisaïeul de Jeanine Moraillon épouse du rédacteur de la présente biographie, sera, comme nous le verrons ultérieurement, le plus brillant des trois fils.

Relation du voyage de la Chine
 sur le Vaisseau Le Duc de Chartres, parti
 du Port de L'Orient en Belle Bretagne
 L'an 1754.



L'homme a connu La mer, sa fleur et sa Caprice
 mais sa moindre vertu, balance tous ses vices.

Oeuvres manuscrites de Jean-Baptiste Bernard

- 1 - "Relation du voyage de la Chine sur le vaisseau "Le Duc de Chartres" parti de L'Orient en Basse Bretagne l'an 1754".
- 2 - "Traité des bandages", 1754.
- 3 - "Les opérations de chirurgie ... A L'Orient l'an 1760".
- 4 - "Les maladies chirurgicales, T.I avec les maux vénériens, T. II pour les accouchements, les maladies des os et les topiques, ou médicaments externes. A Carpentras, 1768".

Thèses de médecine relatives à Jean-Baptiste BERNARD

- 1 - BREMONT (Alain), de Cholet - "Jean-Baptiste Bernard (1718-1787), ou la vie d'un chirurgien navigant de la Compagnie des Indes au XVIIIe siècle", Faculté de médecine de Nantes, 1968.
- 2 - QUETTIER (Michel) de Lorient - "Un document, les opérations chirurgicales, compendium par un chirurgien de la Compagnie des Indes, 1760", Faculté de médecine de Rennes, 1980.
- 3 - LEPEL-COINTET (Mme Yves) - "Le manuscrit des bandages du chirurgien navigant lorientais Jean-Baptiste Bernard, en 1754", Faculté de médecine de Nantes, 1982.

LES MALADIES CHIRURGICALES

TOME I.^{er}

avec les maux veneriens



a Carpentras.

M. DCC. LXVIII.

Traité des Maladies chirurgicales de J.-B. Bernard
Page de titre du tome I

NOTES

- (1) Mazan, situé dans le département du Vaucluse, à 7 km à l'Est de Carpentras, se trouvait alors dans le Comtat Venaissin, terre d'Eglise incluse dans le Royaume de France. Limité à l'Ouest par le Rhône, au Sud par la Durance et à l'Est par le Mont Ventoux, ce petit état (80 km x 40 km) a été cédé, en 1274, après la croisade contre les Albigeois, par le Roi de France au Pape. Carpentras en était la capitale, siège d'un évêque suffragant d'Avignon et d'un prince électif qui portait le nom de Recteur, gouvernant au nom du Pape le Comtat Venaissin. Celui-ci fit retour à la France, après la Révolution, en même temps que la ville d'Avignon qui était également possession du Pape.
- (2) Vaison (la Romaine), 28 km au Nord de Carpentras.
- (3) Mormoiron, 12 km à l'Est de Carpentras.
- (4) Compagnie Française des Indes, Compagnie à but commercial pour l'exploitation du Sénégal, de la Guinée, des îles de Bourbon et de France et des territoires français en Inde, à l'exclusion du Nouveau Monde. Jean-Baptiste écrit ceci au sujet de la Compagnie des Indes :

"La ville de L'Orient, vers l'an 1720, devint célèbre par les fameux magasins de la Cie des Indes, qui font depuis ce temps, tous les ans la vente des marchandises des Indes, de la Chine et d'ailleurs ... La navigation de la Cie des Indes est la première du Royaume, après la Marine du Roi. Elle envoie tous les ans 15 ou 18 gros vaisseaux dans ses comptoirs, qui sont à Gorée, au Sénégal, où l'on trouve de la gomme arabique, la poudre d'or, les noirs esclaves, des perruches, des perroquets ; aux Iles de France (maintenant Ile Maurice) et de Bourbon (maintenant Réunion), d'où l'on tire le café et le coton, de l'Ile de Madagascar d'où l'on tire beaucoup de riz, de bœufs, de volailles ; de Pondichéry et Karikal, des toiles de coton peint, des mouchoirs, des toiles - du Bengale, d'où l'on tire de belles mousselines - de Mahé où l'on tire le poivre. De la Chine, on tire le thé, la porcelaine, la rhubarbe, le musc, le mercure, et de l'or. La Compagnie entretient aussi 10 vaisseaux de guerre, tous au-delà de 64 canons ...".

- (5) Mahé de la Bourdonnais, marin français né à St Malo en 1699, se distingua à la prise de Mahé en 1725, gouverneur des îles de France et de Bourbon en 1734, ayant formé une escadre obtint la capitulation de Madras en 1746 mais accepta de la rendre contre rançon, ce qui le fit accuser de trahison, et lui valut un séjour de trois ans à la Bastille. Il mourut en 1753.
- (6) Goa, capitale des colonies portugaises en Orient.
- (7) Pondichéry, capitale des établissements français en Inde.
- (8) Paix d'Aix-la-Chapelle, 18 octobre 1748, met fin à la guerre de Succession d'Autriche.
- (9) Port-Louis, capitale de l'île de France.
- (10) Gabarre, grande embarcation pour le transport des marchandises sur les rivières et les estuaires.
- (11) Ile de l'Ascension, petite île de l'Océan Atlantique austral, découverte par le Portugais Juan de Nova le jour de l'Ascension en 1501, d'où son nom.
- (12) Vergue, longue pièce de bois cylindrique, effilée à ses extrémités et placée en travers d'un mât, pour soutenir et orienter la voile.
- (13) Mât de hune, mât situé immédiatement au-dessus de la hune, plate-forme fixée à l'extrémité supérieure du bas-mât.
- (14) Iles du Cap-Vert, archipel volcanique, à l'Ouest du Sénégal.
- (15) "Porte-Trident", nom donné à Neptune, Dieu des Mers, représenté avec un trident.
- (16) Tritons, représentés avec un corps d'homme se terminant par une queue de poisson.
- (17) Mercure, Dieu romain protecteur des commerçants et des voyageurs.

- (18) Gaillard d'arrière, superstructure sur le pont et à l'arrière d'un bateau.
- (19) "Te Deum", hymne liturgique dont le premier verset commence par "Te Deum laudamus", c'est-à-dire "Nous te louons, Dieu".
- (20) Perroquet, voile haute, carrée, placée au-dessus des huniers.
- (21) Canal de la Sonde, entre Java et Sumatra.
- (22) Iles de Samsiam, ou Sancian, au large de Canton.
- (23) Macao, enclave portugaise en Chine du Sud, face à Hong-Kong.
- (24) Feu Saint-Elme, aigrette lumineuse, qui se montre quelquefois à l'extrémité des vergues et des mâts des navires, due à l'électricité atmosphérique.
- (25) Hunier, voile carrée située au-dessus des basses voiles.
- (26) La Corogne, ville d'Espagne, dans la Galicie, région formant l'angle N.O. de l'Espagne.
- (27) Damiens (Robert, François), ayant frappé Louis XV d'un inoffensif coup de canif pour l'avertir de mieux songer à ses devoirs, mourut écartelé en place de Grèves.
- (28) Pénitents, membres d'une confrérie laïque pratiquant des exercices particuliers de pénitence, et portant un costume spécial, noir pour les "Pénitents noirs", blanc pour les "Pénitents blancs".

II

Jean Benoît Martial BERNARD

Joaillier de la Couronne

1784 - 1846

Petit-fils de Jean-Baptiste Bernard de la Chine, Jean Benoît Martial Bernard naît à Carpentras le 16 juin 1784.

Il n'a que neuf ans quand, dernier enfant de Jean-Baptiste et de Thérèse Justine, il se trouve orphelin de père et de mère.

De sa jeunesse nous ne savons pas grand chose sinon qu'il était doué d'une grande aptitude à manier le crayon et le burin.

A 18 ans, en 1802, Jean-Baptiste se fait remarquer à l'Ecole Centrale du Vaucluse par ses dispositions pour le dessin qui lui valent, en fin d'année scolaire, un prix d'encouragement :

"Le jury central d'instruction publique ayant eu connaissance que le citoyen Jean Benoît Martial Bernard, élève de l'école de dessin, avait exécuté quelques camées, dont l'un représente le portrait du Premier Consul et les autres des têtes dans le goût de l'antique, dont le mérite a été reconnu par tous les amateurs auxquels ils ont été présentés".

arrêté Du jury central du 9 fructidor
an X.

Le jury central d'instruction publique ayant
eu connaissance que led. cit. Jean-Benoit-
Martial Bernard, élève de l'école du Collège
avait exécuté quelques copies, dont il lui
représente le portrait du premier Consul et les
autres des têtes dans le goût de l'antique, dont
le mérite a été reconnu par tous les amateurs aux
quels ils ont été présentés;

Considérant que ces productions sont d'autant
plus estimables, que ce jeune homme s'en
jamais été approprié le savoir aucune instruction
en ce genre de travail, et qu'elles sont le fruit
de son génie; naissant

Considérant qu'il est dans ces attributions
d'encourager les talents par tout où ils se rencontrent
puisqu'il fut autorisé, dans le temps, par le
gouvernement, à décerner une médaille d'or à
l'auteur du meilleur mémoire sur une question
morale qui s'y proposa;

arrête ce qui suit:

Il sera décerné un prix d'encouragement au cit. Jean-
Benoit Martial Bernard dans la séance publique
de la distribution des prix de l'école centrale pour l'an X.

"Considérant que ces productions sont d'autant plus estimables que ce jeune homme n'a jamais été apposté (mis en poste) de recevoir aucune instruction en ce genre de travail et qu'elles sont le fruit de son génie naissant".

"Considérant qu'il entre dans ses attributions d'encourager les talents partout où ils se rencontrent puisqu'il fut autorisé dans le temps par le gouvernement à décerner une médaille d'or à l'auteur du meilleur mémoire sur une question morale qu'il proposa

"Arrête ce qui suit :

"Il sera décerné un prix d'encouragement au citoyen Jean Benoît Martial Bernard dans la séance publique de la distribution des prix de l'Ecole Centrale pour l'an X".

L'année suivante, en 1803, il exécute un camée, en caillou du Rhône, représentant en relief d'un côté le buste de Bonaparte avec cette légende circulaire *"Bonaparte Premier Consul"* et au revers ces mots : *"Fait par Martial Bernard et déposé en la bibliothèque, l'an XI"*.

Les bibliothécaires de Carpentras avaient en effet estimé : *"que cette pièce méritait d'être placée parmi les objets rares et curieux que renferme le musée, soit à cause du mérite de l'exécution, soit comme monument des heureuses dispositions et du génie de ce jeune homme qui n'a reçu aucune leçon dans ce genre de travail"*.

En 1804, il sculpte avec une rare habileté et une grande ressemblance la tête de l'empereur Napoléon : *"sur un caillou roulé de la petite rivière d'Aigues qui coule à Orange, non loin de l'arc de triomphe de Marius"*. L'ayant monté en bague, celle-ci fut offerte à S.M. l'Impératrice Joséphine par la députation du Vaucluse qui, venue à Paris, *"a eu l'honneur de lui être présentée après l'avoir été à l'Empereur"*. Les journaux de l'époque firent le plus bel éloge de ce cadeau.

Quelques années plus tard Jean Benoît Martial quitte sa province natale et *"après un voyage en diligence qui pouvait durer un mois"*, arrive à Paris.

En 1812 enfin, abandonnant la gravure pour la joaillerie, il s'engage comme ouvrier dans l'atelier d'une Maison d'ancienne renommée située 17 quai Voltaire et dirigée alors par Henry Gibert. Celui-ci reconnaît rapidement les qualités de son ouvrier qui devient son collaborateur.

Paris, le 1^{er} Mars 1821.

M

J'ai l'honneur de vous prévenir que je viens de m'associer
M. M^{re}. Bernard, et que nous continuerons mon même
genre d'affaires, la Joaillerie & la Bijouterie.

Travaillant depuis douze ans avec M. M^{re}. Bernard,
ses connaissances dans ce genre d'affaires m'ont déterminé à
cette association, qui, j'espère, ne changera rien à la confiance
dont vous avez bien voulu m'honorer jusqu'à ce jour, et pour
laquelle je me trouve heureux de pouvoir vous adresser ici l'ex-
pression sincère de ma reconnaissance.

La Maison Commerciale sera H^{rs}. GIBERT & M^{re}. BERNARD.

Veillez prendre note de nos signatures.

H. Gibert & M^{re} Bernard

H. Gibert & M^{re} Bernard

Vos très-humbles et très-obéissants serviteurs,

Henri Gibert

H^{rs} GIBERT & M^{re} BERNARD,

Joailliers-Bijoutiers,
Quai Voltaire, N^o 17.
à Paris.

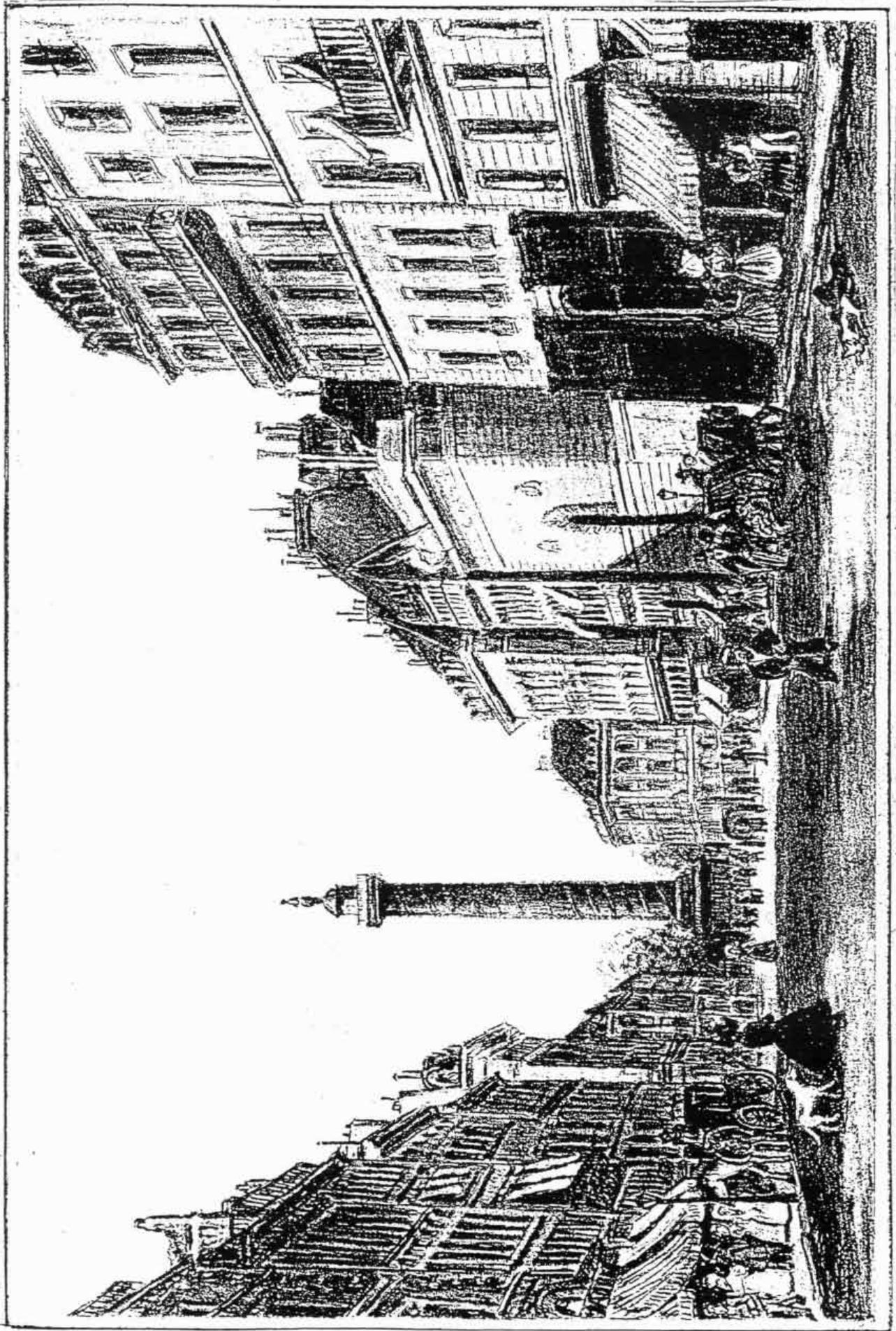
En 1814, Louis XVIII étant parrain d'une infante d'Espagne, Jean Benoît Martial est chargé de fabriquer les présents qui seront offerts : *"des objets en diamants, une ganse de chapeau (cordonnnet tressé), une croix d'archevêque en améthystes et en brillants, un médaillon d'une grande richesse à l'effigie du roi, mais surtout une aigrette en brillants composée de plumes mouvantes surmontées d'un héron, chef d'œuvre de joaillerie qui fit l'admiration de la famille royale, à qui l'artiste le présenta lui même"*.

Les événements qui suivent l'abdication de l'Empereur, la rentrée en France de Louis XVIII et la période des Cent-Jours ne furent guère favorables aux divers commerces et plus particulièrement au commerce de luxe qui ne commença à reprendre d'une manière sensible qu'à la fin de 1815. Henry Gibert et son jeune collaborateur, en qualité de *"fournisseur du Ministère des Affaires étrangères"*, reçoivent de celui-ci de nombreuses commandes ; ils répondent également aux demandes de la nouvelle Cour.

En 1823, Jean Benoît Martial est de plus en plus apprécié par Henry Gibert. Il songe à se marier et le 23 avril, il épouse Henriette Justine Varnier, née à Arras le 4 février 1797. Le jeune ménage s'installe 17 quai Voltaire, où, le 30 avril 1824, naîtra leur premier enfant, Charles.

Le 1er mars 1824, Henry Gibert informe sa clientèle de son association avec Martial Bernard. La raison sociale de la Maison devient : *"Henry Gibert et Martial Bernard - Joailliers - Bijoutiers - Quai Voltaire n° 17 à Paris"* ... L'association ne devait durer que deux ans ...

En 1826, Martial Bernard, seul maître maintenant, formant le projet de quitter le quai Voltaire pour s'installer plus largement, se décide pour la rue de la Paix, n° 1, au coin de la rue Neuve-des-Petits-Champs, maintenant des Capucines, où se trouve libre un appartement, avec des dépendances pouvant servir d'atelier, situé sur une nouvelle et large rue, près de la place Vendôme, en plein cœur de Paris. Martial Bernard y emménage en juillet 1826. Peu après naît, le 22 septembre, leur deuxième enfant, Henry.



MAQUEI

LA RUE DE LA PAIX EN 1841

Martial Bernard, Joaillier

de S. M. P. Madame la Dauphine,
de S. A. P. Monseigneur le Duc d'Orléans,
et du Ministère des Affaires Etrangères,

Précédemment Associé et maintenant seul successeur de
M. Henry Gibert,

(Et-devant quai Voltaire, N° 47).

M

M^r BERNARD s^r DE M^r GIBERT,
Joaillier,
de S. M. P. Madame la Dauphine,
de S. A. P. Monseigneur le Duc d'Orléans
et du Ministère des Affaires Etrangères.
Rue de la Paix, N° 1, à Paris.
(L'ancien Louvre)

J'ai l'honneur de vous informer que, depuis le 10 Juillet, j'ai trans-
porté mon magasin de Joailleries & Bijouterie RUE DE LA PAIX, N° 1,
et que vous y trouverez toujours le plus bel assortiment de Diamants tant
en Diamants qu'en Pierres de couleur, et autres Bijoux.

Veuillez continuer à m'honorer de votre confiance, et soyez persuadé
des efforts que je serai toujours pour la mériter.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect,

M

Votre très-humble et très-obéissant Serviteur.



M^r BERNARD, Succ^r de M^r GIBERT,

Joaillier

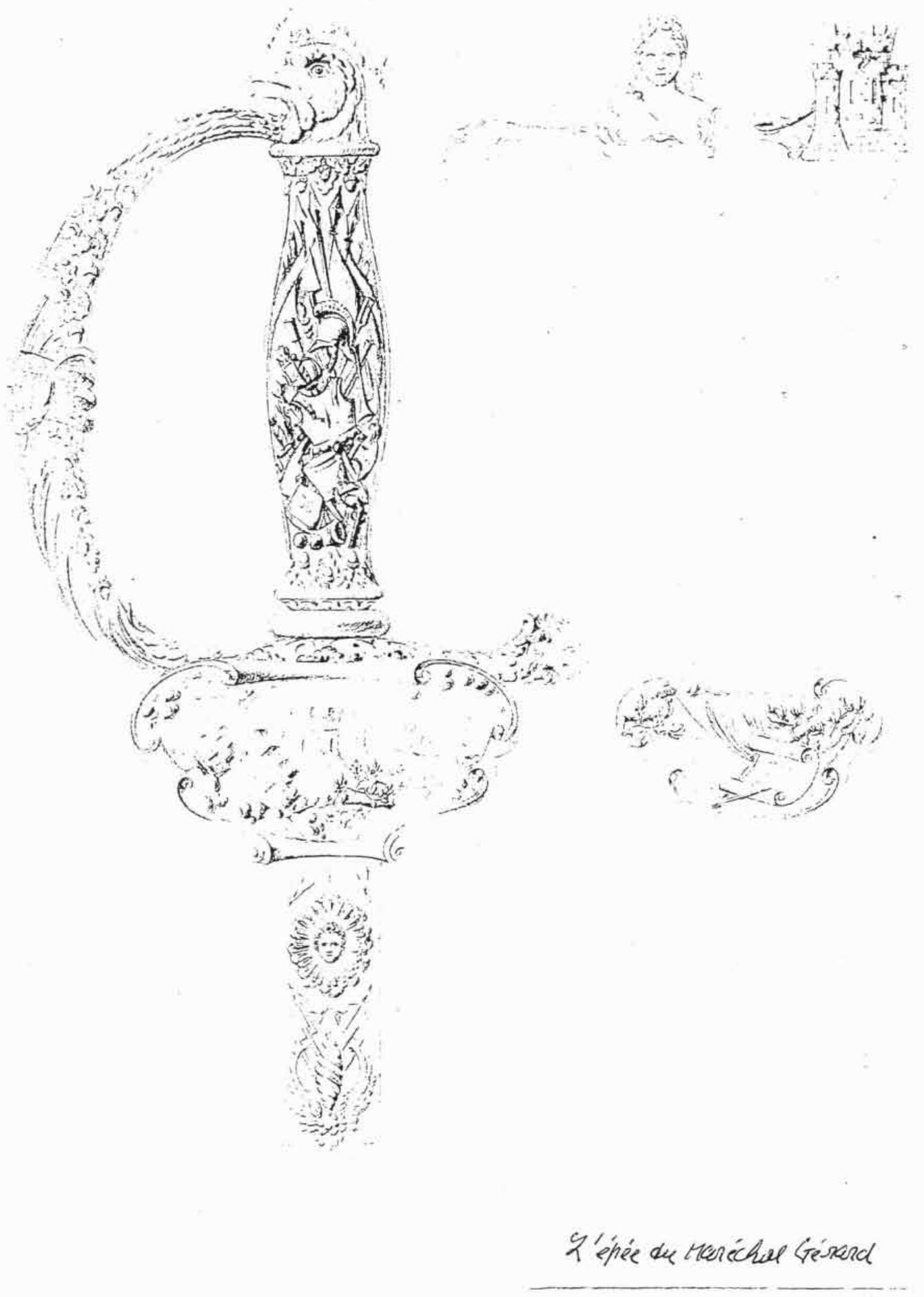
de la Maison du Roi
et du Ministère des Affaires Etrangères,

Rue de la Paix, N° 1, à Paris.

(L'ancien Louvre)



Rue de la Paix, N° 1.



L'épée du Maréchal Gersac

Dessin original
de 1834

En 1830, éclate la Révolution qui chasse Charles X de son trône ; le duc d'Orléans devient roi des Français sous le nom de Louis Philippe Ier. Son règne, qui dura dix-huit ans, fut marqué par une vie mondaine, en particulier aux Tuileries où le Roi et la Reine Marie-Amélie marièrent princièrement leurs enfants.

Le 30 juin 1832, la "Maison du Roi" adresse à Martial Bernard un brevet le nommant "*Joillier de la Couronne*", titre qui s'ajoutait à celui qu'il avait reçu en 1826 de "*Joillier de S.A.R. Madame la Dauphine*".

Le 6 août 1832, Louise, la fille aînée du roi de France épouse Léopold de Saxe-Cobourg, le premier roi des Belges. Guillaume Ier, roi de Hollande, qui refuse de reconnaître le nouvel état et à qui ce mariage déplait, refuse d'évacuer la citadelle d'Anvers.

La Belgique demande alors l'aide de la France. Le 15 novembre, le Maréchal Gérard, à la tête d'un corps expéditionnaire, se dirige vers Anvers qui est investi et capitule le 22 !

Une souscription nationale est alors ouverte afin d'offrir au Maréchal Gérard une épée d'honneur, dont la confection est confiée à Martial Bernard. Un journal de l'époque décrit ainsi ce travail, merveille de bijouterie, de ciselure et de dessin :

"Sur la poignée d'or fin, la Renommée publie le fait d'armes, en maintenant une couronne destinée au vainqueur. Sur la coquille de la garde, l'Histoire écrit sur un écusson la rédition de la Citadelle. Des trophées sont aux pieds de cette figure qui tient le drapeau français, surmonté du coq gaulois. Le fond de la composition représente la Citadelle d'Anvers. L'exécution est irréprochable et cette belle pièce de bijouterie fait le plus grand honneur à son exécutant".

L'épée fut présentée au Maréchal par le président de la Commission de souscription ; les journaux des 22 et 23 mai 1834 publièrent les discours prononcés à cette occasion.

Les registres de Martial Bernard sont remplis de commandes fastueuses. En plus de celles de la Cour et du Ministère des Relations extérieures, on y relève les noms de la Duchesse de Montpensier, de S.A.R. Madame Adélaïde, de la reine Caroline de Naples, de Mgr le duc d'Orléans, ...

De quelle manière Martial Bernard se procure-t-il les pierres précieuses nécessaires à la réalisation des somptueux bijoux qui lui sont commandés ?

Dans les commandes qu'il reçoit, il faut distinguer celles qui lui sont adressées par le Ministère des Relations extérieures de celles qu'il reçoit directement. Pour les premières, commandes officielles, il doit tout d'abord soumettre pour accord au Ministère un projet. Puis quand celui-ci est agréé, il établit une liste des fournitures nécessaires qu'il adresse également au Ministère. Celui-ci alors donne au Trésor l'autorisation de fournir au joaillier, contre reçu, les matériaux nécessaires.

Pour les secondes commandes, non officielles, reçues directement par Martial Bernard, celui-ci doit, pour se procurer les diamants et pierres précieuses nécessaires, se rendre hors de France.

C'est ce qu'il fit le 17 ou 18 décembre 1846, prenant la diligence pour se rendre à Anvers, grand et célèbre centre de tailleries où, du monde entier, négociants et fabricants se retrouvaient.

D'Anvers, le samedi 19 décembre, il adresse la lettre suivante à sa femme et à son fils :

*"Ma chère Henriette, mon cher Martial,
sans oublier Henry,*

"Je suis arrivé à midi et demi, par un temps affreux. De la neige tout le temps de la route, et à la descente, pluie de neige fondue : c'est abominable.

"Aussitôt, je me suis mis en courses : j'ai trouvé les deux principaux marchands qui, à mon grand regret, n'ont rien pour moi. J'ai commis une grande faute en ne retenant pas à Mr Maheu des roses composant un des lots, qui m'auraient servi de modèle, et j'aurais poussé jusqu'en Hollande.

"J'aurais aussi dû prendre de l'argent ... ? ... ? Pour le courrier ... J'ai le temps de réfléchir à ce que je vais faire.

"Adieu, je vous embrasse du fond du cœur.

"Votre mari et père Martial Bernard"

Le lendemain, 20 décembre, il écrit à nouveau, cette fois il s'adresse à Charles seul :

"Je te donne avis, mon cher Martial, que tu recevras un paquet contenant 25 K (carats) de roses, cacheté par moi, avec le cachet de mon porte crayon ...

"Aujourd'hui, il dégèle, mais comme on n'enlève pas la neige, on marche dans celle qui est fondue, où tout le pied enfonce, et si l'on veut marcher contre les maisons, il pleut sur vous, la plupart n'ayant pas de gouttières.

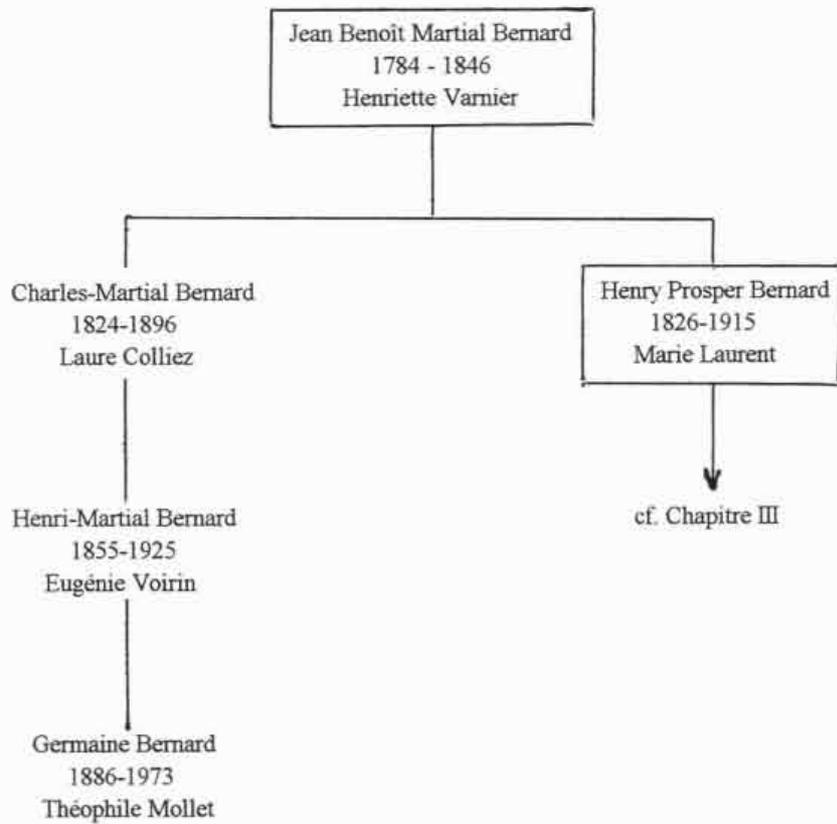
"Je tâcherai de partir demain matin lundi 21 décembre à 9 heures, pour arriver mardi matin. On est certainement très bien dans ces voitures, mais il est toujours fatigant de faire autant de chemin d'un trait. Adieu, embrasse maman pour moi, comme je vous embrasse, du fond du cœur"

"Ton père Martial Bernard"

Mais, ni mardi, ni le lendemain, personne n'arriva ...

"Quelles furent l'anxiété, l'inquiétude et l'angoisse, écrit Germaine Mollet dans ses 'Mémoires', dont ces jours affreux furent remplis pour Henriette, Charles et Henry, nous ne pouvons que l'imaginer, ne sachant même pas quand leur fut transmise par la mairie du 1er arrondissement la terrible nouvelle de la mort subite de Martial Bernard, survenue le 24 décembre vers 5 heures de l'après-midi, sans plus de détails".

Le corps de Jean Benoît Martial Bernard fut ramené à Paris et inhumé au cimetière Montmartre dans une sépulture où, trente quatre ans plus tard, en 1881, sera également inhumée sa femme Henriette Justine Varnier.



Descendance de Jean Benoît Martial Bernard

Premier enfant de Jean Benoît Martial et d'Henriette, Charles-Martial Bernard est né, comme nous l'avons dit, 17 quai Voltaire à Paris, le 30 avril 1824.

Après des études au lycée Condorcet, alors collège Bourbon, il fait son apprentissage de joaillerie dans la Maison Chaise. Puis il suit des cours à l'Ecole des Beaux-Arts avant d'entrer dans l'atelier de la bijouterie Bernard qui avait été transférée, en 1826, rue de la Paix n° 1.

Charles-Martial n'a que vingt-deux ans quand, en 1846 à la mort de son père, il hérite d'une des plus anciennes Maisons de bijouterie de Paris. Il en assumera la responsabilité pendant quarante ans.

Il est tout d'abord aidé par sa mère dans la direction d'une Maison dont le renom, avec l'Empire rétabli, ne fait que croître.

A 28 ans, le 9 janvier 1853, Charles-Martial épouse Elisabeth Laure Colliez, née en 1831. Le jeune ménage s'installe 1 rue de la Paix, près de la mère de Charles. C'est là que le 24 octobre 1855 naît leur premier enfant un garçon Henri-Martial.

Il est difficile de résumer brièvement une carrière aussi remplie que celle de Charles-Martial.

En 1864, il fonde avec son ami Mellerio, la chambre syndicale de la Bijouterie, Joaillerie et Orfèvrerie dont il deviendra le président. En 1869, il est Juge suppléant au Tribunal de Commerce de la Seine. Capitaine de la Garde nationale en 1870-1871, il est après la guerre élu Conseiller municipal de la ville de Paris. En 1872, il est nommé Chevalier de la Légion d'Honneur. En 1876, il fonde la Société d'Encouragement de la bijouterie, joaillerie et orfèvrerie. En 1878, il est nommé Officier de l'Instruction publique puis promu Officier de la Légion d'Honneur pour services rendus à l'Exposition Universelle de Paris de 1878. En

25 février 1896.

Excuse d'un absent.

Privé d'assister aux fêtes du mariage,
De ne puis, ce soir, trinquer au jeune ménage.
Absent, bien malgré moi. Mais avec vous de cœur
Je veux lever aussi mon verre en votre honneur.
Dans notre famille, Berthe, chacun vous aime
Pour votre grâce, et votre simplicité même.
Mon bon neveu Charles, en vous donnant son cœur,
A trouvé simplement le chemin du bonheur,
Qui vous mène partout où le sort vous appelle:
A deux, quand on s'aime, la route est toujours belle.
Je bois aux deux époux, à leur prospérité,
Et, du plus Cupidon, à leur postérité.

Votre oncle
Martial Barrault

Monsieur Charles Perraud
56, Boulevard Haussmann.

1882, il est élu Membre de la Chambre de Commerce. Enfin, en 1885, à 61 ans, il prend une semi-retraite, cédant à son fils Henri-Martial la direction de la bijouterie. Avec sa femme, Charles-Martial quitte la rue de la Paix pour s'installer boulevard Malesherbes, n° 9. Le 25 février 1896, il ne peut, malade, assister au mariage de son neveu Charles, fils d'Henry, qui épouse Berthe Cosson. Il adresse au jeune ménage un *"Toast d'un absent"*. Le 8 novembre il décède. Deux jours après a lieu un service funèbre à l'église de la Madeleine *"dont la nef ne put contenir la foule de tous ceux qui voulurent rendre un hommage à sa mémoire par leur présence et l'envoi d'une profusion de couronnes et de fleurs. Puis tous ses confrères accompagnèrent sa dépouille durant le long trajet qui conduit au cimetière de Montmartre, où il fut inhumé aux côtés de ses parents"*.

Nous consacrerons le chapitre III de cette étude au deuxième fils de Jean Benoît Martial Bernard, Henry Prosper Bernard, né le 22 septembre 1826, l'arrière-grand-père de mon épouse.

Terminons en évoquant brièvement avec le fils de Charles-Martial, Henri-Martial, né comme dit plus haut le 24 octobre 1855 rue de la Paix n° 1, la suite et la fin de la joaillerie Bernard.

En 1885, à 30 ans, quand son père lui laisse la direction de la Maison, Henri-Martial épouse Eugénie Voirin, née en 1861. Le jeune ménage s'installe rue de la Paix n° 1, où, l'année suivante, en 1886, naît leur premier et seul enfant, une fille Germaine (qui épousera plus tard Théophile Mollet et encore plus tard, à 83 ans, écrira les *"Mémoires"* qui ont servi à établir les présentes biographies).

Après l'Exposition Universelle de 1889, à laquelle il participe, Henri-Martial et sa femme quittent la rue de la Paix pour s'installer avec la bijouterie rue des Pyramides. Henri-Martial participe encore en 1896 à la grande Exposition de Bruxelles, puis à l'Exposition de Paris en 1900.

En 1907, à 52 ans, Henri-Martial, sans descendance masculine, prend sa retraite, abandonnant un métier que, depuis 95 ans, son père et son grand-père avaient exercé et mettant ainsi un point final à la bijouterie Bernard.

III

Henry Prosper BERNARD

Inspecteur général des Ponts et Chaussées

1826 - 1915

Deuxième enfant de Jean Benoît Martial, Henry Prosper naît le 22 septembre 1826, 1 rue de la Paix, à Paris. Il est baptisé trois jours après à l'église de la Madeleine.

Henry fait ses études secondaires au lycée Louis le Grand puis y prépare le concours d'entrée à l'Ecole Polytechnique. Il y est admis en 1845, en sort en 1847 et, le 1er novembre de la même année, entre à l'Ecole des Ponts et Chaussées pour trois années d'études.

En juin 1850, il est envoyé en mission dans les Bouches du Rhône, d'où il se rend à Alger pour y étudier les importants travaux du port.

Ministère

DES

Travaux Publics.

Personnel.

Paris, le 22 août 1850

Broussard
4.1882

n° 1078



V. depect
22 août
1850

Monsieur et cher Collègue, j'ai l'honneur de mettre à votre disposition pour remplacer M. Carcaradec au service du port militaire de Cherbourg, M. Bernard, Ex-célebré Ingénieur des Ponts & Chaussées hors de concours, actuellement en mission dans le département des Bouches du Rhône.

J'annonce à M. Bernard que son traitement fixé à 1800 fr. par an ainsi que les frais fixes attribués à son emploi courrent à dater du 1^{er} Septembre prochain et seront payés sur les fonds du Budget de la Marine.



Je lui fais connaître, en outre, qu'il recevra, sur les mêmes fonds, des frais de voyage de Marseille à Cherbourg.

Agreez, Monsieur et cher Collègue, l'assurance de ma haute considération.

L. Ministre des Travaux publics,
Amy

M. Lysine
Cherbourg

M. le Ministre de la Marine



Henry reçoit à Alger début septembre une lettre, datée du 27 août du Ministre des Travaux publics, lui annonçant qu'il est mis à la disposition du Ministre de la Marine et affecté au port militaire de Cherbourg à partir du 1er septembre.

Le 9 septembre, Henry adresse au Ministre de la Marine la lettre suivante :

"Monsieur le Ministre,

"Je viens de recevoir la lettre de M. le Ministre des Travaux publics qui me prévient que je suis placé sous vos ordres pour remplacer M. de Carcaradec au port militaire de Cherbourg, et qui m'invite à me rendre à Paris pour me mettre à votre disposition.

"Profitant de l'autorisation de M. le Ministre des Travaux publics et du passage gratuit que m'avait accordé M. le Ministre de la Guerre, j'étais passé en Afrique, avec la permission de mon Ingénieur en Chef, dans le but d'étudier les travaux importants du port d'Alger.

"Telle est la cause de mon retard involontaire.

"Je vais m'empresse de retourner à Marseille, puis à Paris, pour recevoir vos ordres.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

Monsieur le Ministre

votre très humble et très obéissant serviteur"

H. Bernard

Elève-Ingénieur des Ports et Chaussées

hors de concours

Alger, 9 septembre 1850

ARCHIVES CENTRALES

DE LA MARINE

DOSSIER INDIVIDUEL

NOM

Bernard

Prénoms

Henri, Prosper

Date de naissance :

le 22 septembre 1836 à Paris

Dernier Grade *Ingénieur ordinaire de 2^e classe*

en 1854



CC7 m 2 176

Le 1er novembre, Henry Bernard est nommé Ingénieur ordinaire des Ponts et Chaussées de 3ème classe, comme les autres élèves de sa promotion.

Le dossier d'Henry Bernard conservé aux Archives Centrales de la Marine - Château de Vincennes à Paris - comprend de nombreuses notes élogieuses sur son activité au port militaire de Cherbourg de 1850 à 1859.

Il est promu en 1854 Ingénieur ordinaire de 2ème classe.

En 1856, il est noté ainsi :

"Faisant fonction de Directeur des Travaux hydrauliques, célibataire, ayant une modeste aisance, se fait remarquer autant dans la direction des travaux que dans l'étude et la réalisation des projets ... Caractère doux, mais un peu obstiné, en même temps calme, ferme et plein de sang froid ... A été chargé des travaux concernant :

1° La construction de quatre formes de radoub⁽¹⁾ de la rive nord de l'ancien bassin et des tunnels d'évacuation des eaux d'épuisement de ces formes d'environ 500 m de développement.

2° Celle des ateliers de la grande tôlerie, de la serrurerie, de la chaudronnerie, etc.

3° Celle de la terrasse voûtée de la Direction des Travaux hydrauliques.

4° Enfin l'entretien des bâtiments civils et autres ouvrages dépendant de la 2ème section du nouvel arsenal ...

En résumé, c'est un très bon ingénieur ordinaire, déjà expérimenté et plein d'avenir".

En 1857, Henry est ainsi noté par l'Inspecteur général Reibel :

"Mr Bernard est resté pendant près de 2 mois, de juin à août 1857 - période de maximum d'activité des travaux - chargé de l'intérim des fonctions de Directeur, cumulant cette tâche difficile avec un service d'ingénieur ordinaire. Il a surmonté toutes les difficultés d'une pareille situation avec un dévouement et une capacité tout à fait hors ligne, et a donné ainsi la mesure de son talent et de son énergie. C'est un ingénieur de grand avenir et la décoration de la Légion d'Honneur et plus tard son avancement à la 1ère classe ne seront qu'une juste rémunération de ses excellents services".

Monsieur le Ministre

J'ai l'honneur de solliciter de votre Excellence
d'être remis à la disposition du Département
des Travaux publics.

Des considérations de famille et particulièrement
l'état de santé de ma mère déjà âgée me
faisaient vivement désirer de me rapprocher
d'elle le plus tôt possible. J'ai exprimé en
conséquence à S. E. le Ministre des Travaux
publics le désir d'être attaché à l'un des
services de Paris.



Permettez moi d'espérer, monsieur le
Ministre, que mes longs et dévoués services
dans la Marine au Fort de Cherbourg seront
un titre à votre bienveillance pour obtenir
ma remise à M. le Ministre des Travaux
publics, dès que Son Excellence daignera
accéder à ma demande.

Je suis, avec le plus profond respect,
de votre Excellence,
monsieur le Ministre,
le très obéissant serviteur.

H. Bernard

Ingénieur des Ports et Chaussées,
attaché aux Travaux Hydrauliques
du Fort de Cherbourg.

Cherbourg, le 17 Décembre 1879.

En 1858, l'Ingénieur en chef directeur des travaux hydrauliques et bâtiments civils donne l'appréciation suivante :

"Ingénieur fort distingué a fait ses preuves au port de Cherbourg dans l'étude du projet comme dans l'exécution des travaux. Il s'est particulièrement distingué dans les travaux d'achèvement du bassin Napoléon III, à l'inauguration duquel, le 7 août, il a été décoré de la main de l'Empereur".

A 32 ans, par un décret impérial daté de Cherbourg le 6 août 1858 et rendu sur le rapport de l'Amiral de la Marine, Henry Bernard, ingénieur des travaux hydrauliques, faisant partie d'une promotion spéciale, est en effet promu au grade de Chevalier dans l'Ordre Impérial de la Légion d'Honneur.

Invités par l'Empereur, la reine Victoria et le prince Albert sont reçus, à Cherbourg, l'avant veille du jour de l'inauguration du bassin Napoléon III. A cette occasion la reine d'Angleterre distribue des présents et Henry Bernard reçoit une bague ... la fameuse bague dite de la reine Victoria.

Le 17 décembre 1859, Henry exprime au Ministre de la Marine son désir de revenir à son ministère d'origine, celui des Travaux publics :

"Des considérations de famille et particulièrement l'état de santé de ma mère déjà âgée me font vivement désirer de me rapprocher d'elle le plus tôt possible. J'ai exprimé en conséquence à S.E. le Ministre des Travaux publics le désir d'être attaché à l'un des services de Paris.

"Permettez-moi d'espérer, Monsieur le Ministre, que mes longs et dévoués services dans la marine au port de Cherbourg seront un titre à votre bienveillance, pour obtenir ma remise à la disposition de Mr le Ministre des Travaux publics, dès que son Excellence daignera accéder à ma demande".

Le 19 décembre, le Contre-Amiral Préfet Maritime de Cherbourg transmet la demande d'Henry Bernard avec un avis favorable *"tout en regrettant de perdre un ingénieur dont les bons services ont pu être appréciés dans l'exécution des importants travaux auxquels il a concouru depuis neuf ans au port de Cherbourg"*.

Le 28 décembre, Henry Bernard est remis à la disposition du Ministre des Travaux publics.

Le 1er janvier 1860, il est à nouveau détaché, cette fois au Service vicinal de Paris. Il y restera quatorze ans.

Au printemps, il épouse Marie Laurent⁽²⁾ née le 10 septembre 1838. Elle lui donnera trois enfants : deux filles, Louise en 1861 et Marthe en 1863, ainsi qu'un fils, Charles, en 1867.

Le 19 juillet 1870, la France déclare la guerre à l'Allemagne.

Le 23 avril 1871, Henry Bernard écrit à son frère Charles, de la propriété de Poissy appartenant à la famille de sa femme : *"Je suis arrivé à Poissy venant de Paris après avoir fait marcher mon service sans bruit, pour le bien public, jusqu'à ce que la Commune en eût pris possession après tous les autres. Je ne suis sorti qu'une fois pour aller à pied à Saint-Germain voir mon ingénieur en chef. Marie est partie pour Paris par Pontoise, avec l'intention de ramener maman que nous voyons avec tant de peine demeurer isolée au milieu de cette situation dont nul ne peut prévoir les épisodes, chaque jour plus navrants et plus redoutables. J'espère qu'elle la décidera et l'entraînera de façon à la ramener demain ici, toujours par la route, c'est-à-dire par Saint-Ouen-l'Aumône, où l'on trouve des voitures dont il s'est organisé un service entre cette ville et Poissy"*.

Le 25 mai 1871, Henry revient à Paris et reprend son service.

En 1874, Henry a 48 ans. Il quitte le Service vicinal de Paris pour occuper successivement différents postes administratifs. Le 5 octobre, il est chargé du département de l'Yonne avant d'être nommé le 1er décembre Ingénieur en Chef de 2ème classe.

En février 1876, il est chargé du dossier de la construction de la ligne de chemin de fer Auxerre - Gien.

Le Pont de Tolbiac



Les cinq arches de ce pont en maçonnerie ont une simplicité un peu rude qui contraste étonnamment avec l'élégance de sa balustrade.

Edifié en 1882, le pont de Tolbiac a eu la vie calme. Seule tragédie de son histoire : un avion anglais s'y est écrasé durant la dernière guerre.

Le 1er décembre, il est affecté à la direction de la 2ème section de la navigation de la Seine à Paris, poste qu'il occupera jusqu'en 1883 - promu entre temps, le 1er décembre 1879 Ingénieur en Chef de 1ère classe. C'est à ce poste qu'Henry supervisera les travaux de construction du pont de Tolbiac (1882)⁽³⁾ et de reconstruction du pont des Invalides (1878)⁽⁴⁾ et du pont au Double (1882)⁽⁵⁾.

Le 16 janvier 1884, il est nommé Inspecteur général de 2ème classe, et, revenant à la Marine, il est affecté comme adjoint à l'Inspecteur général des travaux hydrauliques.

Par décret du 28 décembre, sur la proposition du Ministre de la Marine et des Colonies, Henry Bernard, pour 39 années de service, est élevé au grade d'Officier de la Légion d'Honneur.

Le 16 mai 1891, il est nommé Inspecteur général de 1ère classe, chargé de l'Inspection générale des travaux maritimes.

Le 12 juillet 1893, par décret du Président de la République, sur la proposition du Ministre de la Marine, il est élevé, pour 49 années de service, au grade de Commandeur de la Légion d'Honneur.

Le 15 novembre 1894, il est nommé membre du Conseil de l'Ecole des Ponts et Chaussées.

Le 25 février 1896, son fils Charles, alors lieutenant au 32ème régiment d'artillerie à Fontainebleau, épouse Berthe Cosson.

Le 22 septembre, le jour de son 70ème anniversaire, Henry Bernard, après 51 années de service, prend une retraite bien méritée.

Le 8 novembre, le frère aîné d'Henry, Charles-Martial, décède à son domicile 9 boulevard Malesherbes. Germaine Mollet écrit dans ses mémoires au sujet de sa grand'mère, femme de Charles-Martial :

"Après des jours si cruels dont ma grand'mère supporta le poids avec une grande énergie, combien la solitude dans son vaste appartement dut lui paraître terrible. Heureusement son personnel se trouvait là, attentif, auprès d'elle. Nous allions presque chaque jour boulevard Malesherbes. Mon oncle Henry et sa nombreuse famille venaient aussi la voir fidèlement".

Le Pont au Double



Pont en fonte. à arche unique. ses entretoises sont en acier.

Le 11 juin 1910, Henry et Marie, entourés de tous leurs enfants et petits enfants, fêtent boulevard Malesherbes leurs "noces d'or". A cette occasion, leur fils Charles leur adresse le discours suivant :

Le 11 Juin 1910

Pour les Noces d'Or de mes chers parents.

- Mes chers parents

Nous sommes tous réunis ici pour fêter le cinquantième anniversaire de votre mariage.

Vous avez autour de vous vos enfants, en y comprenant votre fils d'adoption, vos petits-enfants, presque un arrière petit enfant; vous avez votre belle-sœur, vos neveux et nièces, vos cousins avec qui nous avons été élevés.

Je vois à vos côtés, mère, un prêtre qui nous connaît presque tous depuis déjà long temps; et pour représenter l'amitié, la vieille amie, celle que tu appelles "mon amie".

Nous sommes tous réunis pour fêter vos Noces d'Or, votre bonne santé, votre verte vieillesse.

Bien des événements ont rempli vos cinquante années de mariage vous avez eu de nombreuses joies communes, mais hélas! aussi de gros chagrins; ces chagrins ce sont des absents; mais je ne

peux pas m'attacher à cette pensée, car nous
devons être tout à la joie de vous avoir sous
l'œil au milieu de nous.

- Toi, papa, tu as eu une longue et brillante
carrière dans le corps si respecté des Ponts et
Chaussées. Tu es arrivé au plus haut grade,
celui d'Inspecteur Général, et la cravate si enviée
que tu portes est la preuve des services que tu
as rendus. Fait tout jeune encore Chevalier
de la Légion d'honneur par l'Empereur Napoléon III
pour tes travaux du port de Cherbourg, tu as été
par la suite nommé Officier, puis Commandeur,
avant de venir à Paris, le long de
la Seine, j'en peux pas voir le pont de Tolbiac,
le Pont au Double, celui des Invalides, sans
penser à tes travaux comme Ingénieur en Chef
de la Navigation.

C'est à la Marine, aux Travaux hydrauliques,
que tu es fini ta carrière comme tu l'avais commencée.
Là j'étais un Grand Chef, un... "Grand Manitou"
comme on dit dans l'Armée.

Que tes petits enfants se souviennent toujours que
nous pouvons être fiers de toi. (Applaudissements)
(souris pour papa)

Ce dont nous nous souvenons aussi, nous, tes trois
enfants, c'est que c'est toi qui nous a élevés, qui
nous a formés, qui nous a donné l'exemple.

Pour cela tu as été puissamment secourue.

Maman, je puis dire ici que tu as été la
mère de famille modèle que nous sommes et est
à vous deux que nous le devons.

- Je ne veux pas être trop long, mais il est cependant
encore une chose qu'il faut que je dise; c'est combien
vous formez tous deux le centre à une famille.
Nos dîners du Dimanche sont maintenant une
véritable tradition. Quand vous vous réunissez,
soit à Paris, soit à Poissy, c'est une joie pour tous
ceux qui peuvent y être, pour tous ceux que la
distance n'empêche pas d'y venir. Et vous nous avez
tellement inculqué cette excellente coutume
que nous vous faisons une petite concurrence
à Besançon.

Mais, maman, ton cœur est vaste, et ce n'est
pas qu'à la famille que va ton affection;

combien d'amis, combien de relations intimes
n'as-tu pas ? Les joies et les chagrins de tous ceux
que tu connais ne sont-ils pas ressentis par toi,
presque comme si c'étaient les tiens.

C'est pourquoi tu es toujours fidèle à ton jour de
réception; c'est pourquoi tu y es toujours si enjouée,
c'est pourquoi il y avait tant de monde ici tout à l'heure.

— C'est aujourd'hui fête de famille, je lève mon
verre, nous levons tous notre verre à votre santé,

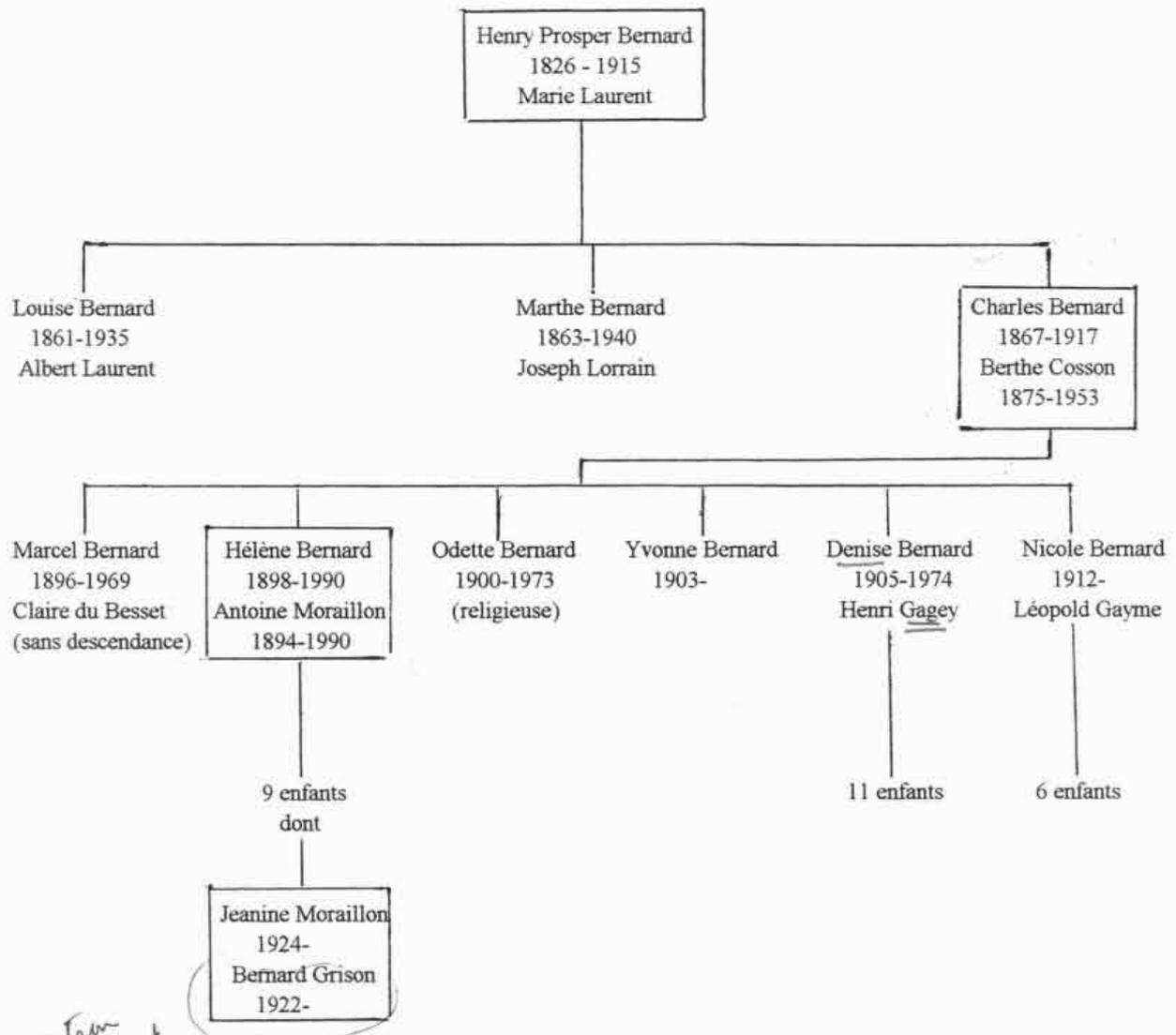
Que Dieu nous donne le bonheur de vous connaître
de longs jours encore; que pendant ce temps il vous
donne le plus de joies possible; qu'il vous permette
de connaître une plus nombreuse famille par
le mariage de vos petits-enfants, par l'arrivée
d'arrière-petits-enfants.

Ch. Bernard.

Le 18 décembre 1915, Henry Bernard décède à son domicile à l'âge de 89 ans. Après la célébration de ses obsèques religieuses il est inhumé au cimetière du Père Lachaise dans la sépulture Laurent-Mallet où, 9 mois plus tard, décédée le 24 septembre 1916, sa femme le retrouvera.



-55-



*L'auteur
du document*

La descendance d'Henry Bernard

Henry Bernard et Marie sa femme ont eu trois enfants, deux filles et un fils :

Louise, l'aînée, née en 1861, épouse en 1880 son oncle maternel Albert Laurent et décède le 25 décembre 1935, inhumée au cimetière du Père Lachaise dans la sépulture Laurent-Mallet. Ils eurent trois enfants.

Marthe, la seconde, née en 1863, épouse en 1886 Joseph Lorrain, avocat à la Cour d'Appel de Paris. Elle décède en 1940. Ils eurent cinq enfants.

Charles enfin, né en 1867, le grand-père maternel de mon épouse, dont la biographie a déjà été écrite. *(voir autre document fait par B. Guison)*

Notes

- (1) Forme de radoub, ou cale sèche, bassin spécial creusé dans un port pour la réparation des navires.
- (2) Marie Laurent, née le 10 septembre 1838, est la fille de Prosper Laurent, chef de l'escompte de la Banque de France et de Pauline Mallet sa cousine. Prosper Laurent est le fils de François Guillaume Barthélémy Laurent, général d'Empire, né en 1750 à Saint-Amand dans la Nièvre, décédé en 1825 à Paris.
- (3) Pont de Tolbiac, édifié en 1882, pont en maçonnerie comportant cinq arches.
- (4) Pont des Invalides, construit en 1829 du type "pont suspendu" à l'emplacement du pont actuel. Sa suspension par chaînes de fer fut un sujet constant d'inquiétude et, en 1854, on jugea plus prudent de le supprimer. Il fut remplacé par un pont en maçonnerie terminé un an après la première grande Exposition Universelle, en 1856. Par suite d'avaries causées par la débâcle des glaces, il a été presque complètement refait en maçonnerie en 1878. Les piles sont ornées de deux statues symbolisant les Armées de Terre et de Mer et de quatre trophées guerriers.

- (5) Pont au Double, construit en 1626 ; surmonté de salles de malades, il réunissait les deux corps de bâtiment constituant l'Hôtel-Dieu. Les salles de malades furent supprimées en 1835. Le pont fut reconstruit une première fois en 1847, à nouveau en 1882 dans l'état actuel, c'est-à-dire en fonte, à arche unique avec entretoises en acier.

SOURCES

ACKERMANN (Gérard), Généalogie de la famille Bernard, manuscrit, 1980. *

MARTY (Monique), Mini-saga des ponts de Paris, 1979.

MOLLET, née BERNARD (Germaine), Chronique familiale, depuis 350 années, manuscrit, 1969. *

Archives Centrales de la Marine, Dossier individuel de Monsieur BERNARD, Henry, Prosper, CC7 n° 176.

Ecole des Ponts et Chaussées, Curriculum vitae de l'ingénieur des Ponts et Chaussées BERNARD, Henry, Prosper - E.P.C. 1.11.1847.

** Dominique GAGEY a une copie de ces 2 documents*